

**DIFFUSION DE CONNAISSANCES
ET ÉLABORATION DE SAVOIRS
NOUVEAUX : SCHLÖZER, SCHMIDT-
PHISELDECK, EWERS
ET LA RUSSOLOGIE ALLEMANDE DU
XVIII^e SIÈCLE AU DÉBUT DU XIX^e**

GÉRARD LAUDIN

Malgré quelques importants récits de voyages de diplomates en Moscovie, *Rerum Moscoviticarum Commentarii* de Sigismund Herberstein (Vienne 1549 ; traduction allemande 1557 ; nombreuses rééditions), premier best-seller européen sur la Russie, *Historien und Bericht von dem Grossfürstenthumb Muschkow* de Petrus Petreius (1620) et *Vermehrte Neue Beschreibung der Muscovitischen vnd Persischen Reyse* d'Adam Olearius (1656, version augmentée d'un ouvrage paru en 1647)¹, la connaissance de la Russie reste dans le Saint-Empire du XVII^e siècle confidentielle, et les développements que lui consacre Pufendorf en 1682 dans son histoire universelle en sept volumes,

1. Sur la perception de la Russie jusqu'à la fin du XVII^e siècle, on consultera l'ouvrage collectif coordonné par Mechthild Keller (Hg.), *Russen und Rußland aus deutscher Sicht. 9.-17. Jahrhundert* [Les Russes et la Russie vus d'Allemagne, IX^e - XVII^e siècles], Munich, Fink, 1985, 456 p. – Sur Herberstein et Olearius, cf., dans ce même volume, p. 118-149 et 223-263, les articles de Walter Letisch et de Uwe Liszkowski.

Einleitung zu der Historie der vornehmsten Reiche und Staaten, so itiger Zeit in Europa sich befinden, demeurent fort brefs². Toutefois Pufendorf dit se fonder pour la Russie sur les historiens russes³.

Au XVIII^e siècle en revanche, les savoirs relatifs à la Russie connaissent à la fois un fort accroissement et une importante diffusion qui résulte, en Allemagne comme ailleurs en Europe, de l'intérêt suscité par la politique de réformes intérieures de Pierre le Grand. Paru quelques années après les relations de voyage en Moscovie de Marperger (1705) et de Stieff (1706), *Das veränderte Rußland* (1721) de Friedrich Christian Weber présente déjà une sorte de bilan des réformes accomplies. Ce livre, qui connaîtra plusieurs rééditions augmentées⁴ et une traduction française (*Nouveaux Mémoires sur l'État présent de la Grande Russie ou Moscovie*, Paris 1725), exercera une influence importante sur l'image de la Russie en Allemagne jusque dans les années 1760. Témoignent aussi de cet intérêt la publication, dès 1761, de deux traductions allemandes de l'*Histoire de l'Empire de Pierre le Grand* de Voltaire (l'une de Johann Michael Hube, l'autre enrichie des corrections du grand géographe Anton Friedrich Büsching), ainsi que les comptes rendus que l'original français et les traductions suscitèrent⁵.

Outre les réformes pétriniennes, la « Guerre du Nord », au cours de laquelle la Russie se taille une stature de grande puissance aux dépens de la Suède, accentue et accélère une modification profonde, sur plusieurs décennies, des relations entre la Russie et

2. Francfort-sur-le-Main, 1682 ; nombreuses rééditions et traductions. Dans la traduction française procurée par Bruzen de la Martinière (*Introduction à l'histoire générale et politique de l'univers*, Amsterdam 1722), ces passages figurent au tome VI, p. 74-90. Pour comparaison : la Pologne est traitée en 73 pages, le Saint-Empire en 83, et deux volumes et demi sont consacrés à la Suède.

3. « einheimische Scribenten », préface de 1682 (non paginée, feuillet 2 verso).

4. 1721 (3 parties), Hanovre 1729 ; rééditions augmentées, Francfort et Leipzig 1738-40 ; 1739-41 et 1739-44. Il existe un reprint de l'édition de 1738, Hildesheim, Olms, 1992.

5. Cf. la mise au point de Peter Hofmann sur les traductions in : Peter Hofmann & Gabriela Lehmann-Carli, « Les échos allemands de l'*Histoire de Pierre le Grand* par Voltaire », in : Katia Dmitrieva et Michel Espagne (dir.), *Philologiques IV : Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, 1996, p. 55-72. – Cf. aussi Michel Mervaud, qui souscrit aux analyses de G. Lehmann-Carli, in : introduction à l'*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand* de Voltaire, Oxford, 1999, t. I, p. 343-344.

les territoires allemands. On est d'autant plus attentif dans le Saint-Empire à cette évolution qu'elle est en train de transformer l'équilibre établi en Europe centrale par la guerre de Trente Ans qui avait marqué l'essor international de la Suède et de l'Électorat de Brandebourg. Dans le contexte géopolitique du XVIII^e siècle, la Russie est, à l'instar du Brandebourg, cœur historique d'un État qui s'appellera bientôt la Prusse, un « État neuf ». Il en résulte un sentiment diffus de proximité, voire de parenté, et c'est sans doute aussi ce qu'exprime à sa manière Herder dans *Journal meiner Reise im Jahr 1769* quand, reprenant une idée formulée en 1714 par Pierre le Grand dans un discours rapporté par Weber dans *Das veränderte Rußland*, il émet l'hypothèse que l'Ukraine puisse « devenir une nouvelle Grèce » et prendre ainsi le relais du monde occidental, qui a lui-même succédé au monde antique comme moteur de la civilisation, voire devenir une nouvelle « monarchie universelle » : « ses frontières s'étendront jusqu'à la Mer Noire et de-là au monde entier⁶ ».

La curiosité à l'égard de la Russie revêt un caractère multiple⁷. On observe une présence diffuse de la Russie dans les ouvrages publiés en Allemagne, un intérêt croissant des intellectuels allemands pour elle, même si elle occupe une place nettement plus restreinte que la Grande-Bretagne, la France et l'Italie. La Russie apparaît même parfois comme motif littéraire. La guerre russo-suédoise constitue l'arrière-plan du roman de Gellert, *Das Leben der schwedischen Gräfin von G**** [La vie de la comtesse suédoise de G***, 1747-48], qui paraît à peu près au moment où commencent à être connues les « galéjades » de Münchhausen (le Baron de Crac), ultérieurement éditées par Bürger (1786). On trouvera, surtout après 1800, des allusions à la Russie chez Schiller et Goethe. Avant même que la participation de la Russie à la libération du territoire allemand en 1813-14 assure la popularisation des motifs russes dans la littérature, Schiller écrit un *Demetrius* (inachevé), tout comme déjà Kotzebue en 1782, tandis qu'un autre écrivain à succès

6. « Die Ukraine wird ein neues Griechenland werden [...] ihre Grenzen werden sich bis zum schwarzen Meer hin erstrecken und von dahinaus durch die Welt » [Journal de mon voyage en France en 1769], édition Suphan, t. IV (Berlin, Weidmann, 1878), p. 402.

7. Cf. en particulier l'ouvrage collectif publié par Mechthild Keller (Hg.), *Russen und Rußland aus deutscher Sicht - 18. Jahrhundert : Aufklärung* [Les Russes et la Russie vus d'Allemagne au siècle des Lumières], Munich, 1987, 682 p.

de la fin du XVIII^e siècle, le Bavarois Babo, consacre une pièce à la révolte des *streltsy* (*Die Strelitzen*, 1790).

Un effort de « rattrapage » des savoirs relatifs à la Russie se lit dans la longueur même des articles que la grande encyclopédie de Zedler (*Grosses Universal-Lexicon aller Wissenschaften und Künste*) consacre à ce pays et aux réformes de Pierre le Grand : l'article « Russland », au tome 32 (1742), avec 66 colonnes et demie, dépasse en longueur tous les articles concernant des pays (63 colonnes sur la Suède ; 26,5 sur l'Angleterre ; 21 sur l'Autriche ; 10,5 sur la France et 4,5 sur l'Italie).

La multiplication des comptes rendus d'ouvrages sur la Russie et (plus rarement) d'ouvrages russes est significative également, après que le principal périodique savant, les *Acta eruditorum* de Johann B. Mencke, eut rendu compte de la *Relation von dem gegenwärtigen zustande des Mosconitischen Reichs* de Stieff en 1706. Mais c'est surtout Gottsched, influent professeur de rhétorique à l'Université de Leipzig et un des premiers « publicistes » à éditer des journaux savants en langue allemande, qui devient un des principaux médiateurs. Sa revue, *Das Neueste aus der anmuthigen Gelehrsamkeit* (Leipzig, 1751-62), publia durant les 12 ans de son existence 32 contributions sur la Russie et rendit régulièrement compte de la vie intellectuelle russe, en mentionnant en 1758 la fondation de l'Université de Moscou, en louant le talent de Lomonosov et de Soumarokov, ou en publiant des comptes rendus d'ouvrages russes. À sa suite, les principaux périodiques allemands de la seconde moitié du XVIII^e siècle ont rendu compte de la vie intellectuelle russe, en particulier l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek* de Nicolai, le *Teutscher Merkur* de Wieland et la *Deutsche Chronik* de Schubart. À partir du dernier tiers du XVIII^e siècle, la présence de la Russie dans les périodiques gagne encore en importance, de même que le nombre des romans à cadre russe croît et que des écrivains importants (comme Lenz et Klingner, tous deux amis de Goethe) séjournent en Russie ou même s'y installent définitivement.

Une partie des transferts culturels se fait par les pays baltes, en particulier par Riga et Dorpat, grâce à quelques Germano-Baltes maîtrisant les deux langues. Le libraire Hartknoch, de Riga, publia de nombreuses traductions allemandes d'ouvrages russes, entre autres les pièces de théâtre de Catherine II⁸. Les piétistes de Halle,

8. On trouve les références de ces textes in : Eduard Winter, « Schlözer und Lomonosov », in : Eduard Winter *et alii*, *Lomonossov-Schlözer-Pallas. Deutsch-russische Wissenschaftsbeziehungen im 18. Jahrhundert* [Lomonosov-Schlözer-Pallas. Les relations scientifiques germano-russes au XVIII^e siècle],

qui entretiennent des liens avec la Russie dès la fin du XVII^e siècle, constituent un autre vecteur des transferts culturels et viennent renforcer la présence déjà significative d'Allemands cultivés à Moscou depuis la fin du XVI^e siècle. L'orientaliste Heinrich Wilhelm Ludolf, auteur d'une *Grammatica russica* (Londres, 1696), qui s'était lié après une mission diplomatique à la cour de Russie en 1692-94 avec des personnes de l'entourage du tsar (comme Boris Golytsine), avait convaincu le piétiste Francke de profiter de l'esprit de tolérance qui animait Pierre le Grand pour y envoyer des prédicateurs. Leibniz soutint ce projet qui prit forme dans les dernières années du XVII^e siècle. Au même moment, l'institut de Francke recevait à Halle la visite de Feodor Saltykov et de Piotr Postnikov, dont le séjour inaugure l'arrivée, en nombre significatif, de jeunes étudiants russes dans les universités allemandes. Postnikov y a lui-même assuré un enseignement de russe, tandis que des proches de Francke venaient enseigner à Moscou et à Saint-Petersbourg. Vers 1705, Pierre le Grand prend contact directement avec Francke. La relation avec Halle appartient également à la préhistoire de la fondation de l'Académie de Saint-Petersbourg en 1725, dont une partie de l'organisation fut assurée par Gottlieb Siegfried Bayer (1694-1738), ami de Francke : ses recherches sur la géographie et les débuts de l'histoire russe le mirent au contact de Vassily Tatichtchev (1686-1750), le premier historien érudit russe, tandis que ses propres recherches sur de très nombreuses langues, en particulier le chinois, le mongol et le kalmouk, faisaient de Saint-Petersbourg un important centre pour l'étude des langues et de l'histoire des peuples asiatiques⁹. Mais lui-même ne savait pas le russe...

Ce sont également des savants issus du milieu de Halle qui participèrent à la première grande expédition d'exploration de la Sibérie¹⁰, préparée en liaison avec l'Académie de Saint-Petersbourg par le géographe Joseph-Nicolas Delisle, et qui dura dix ans, de

Berlin (Ost), 1962, p. 107-114. – Sur Hartknoch médiateur culturel, cf. in M. Keller, *op. cit.*, l'article de Hubertus Neuschäffer, p. 405-407 et *passim*.

9. Mechthild Keller, « Von Halle nach Petersburg und Moskau. Deutsche Wissenschaftler über Rußland », in : M. Keller, *op. cit.*, p. 173-183.

10. Cf. Günter Mühlpfordt, « Halle, Rußland, Sibirien, Amerika. Georg Wilhelm Steller, der Hallesche Kolumbus, und Halles Anteil an der frühen Osteuropa- und Nordasienforschung », in : Johannes Wallmann und Udo Sträter (Hg.), *Halle und Europa. Zur Ausstrahlung des hallischen Pietismus*, Halle 1998, p. 49-82. En revanche, les explorateurs de la seconde moitié du siècle, Georgi et Pallas, sont étrangers au milieu de Halle.

1733 à 1743. Il en résulta d'importantes publications, parmi lesquelles *Reise durch Sibirien* de Johann Georg Gmelin¹¹ et, publiée tardivement en raison de la mort de son auteur, *Beschreibung von dem Lande Kamtschatka* de Georg Wilhelm Steller¹².

La prédication et l'enseignement sont au cœur du projet piétiste, et au moment où, en Russie comme en Allemagne, les wolfiens remplacent les piétistes dont l'influence s'amenuise à partir de 1740, les Allemands continuent de jouer un rôle important dans l'enseignement. Outre Halle, c'est des universités d'Iéna, de Leipzig et de Göttingen, qui sont alors les plus novatrices du Saint-Empire, que provient l'essentiel de l'intérêt pour la Russie.

Un autre agent de transferts est bien entendu l'Académie des Sciences. En y faisant accueillir dès sa fondation des savants occidentaux, notamment allemands (particulièrement nombreux sous les règnes d'Élisabeth Petrovna et de Catherine II), Pierre le Grand réalise le projet d'un « savoir sans frontière » dans l'Europe savante. Toutefois, beaucoup de résidents allemands à Saint-Pétersbourg se considèrent sur des « postes d'attente » et ne font guère d'effort pour connaître la Russie, présente ou passée, ni sa langue, ni ne se soucient vraiment de former de jeunes Russes¹³. L'Académie constitue avec eux une sorte d'enclave allemande et en partie francophone. Certains toutefois, comme l'historien Müller (« Miller » pour les Russes), s'y fixèrent et entretenirent des liens étroits, parfois quelque peu difficiles, avec les savants russes. D'autres, comme le géographe Büsching et l'historien Schlözer, y restèrent relativement peu de temps, mais y menèrent des recherches qui donnèrent lieu à d'importantes publications.

Alors que des professeurs allemands viennent nombreux en Russie pour enseigner depuis déjà quelques décennies, une importante nouveauté au XVIII^e siècle est qu'on fasse venir des historiens¹⁴. Ceci représente une rupture avec la tradition russe : on se contentait auparavant des chroniqueurs locaux, le plus souvent des ecclésiastiques, car la Russie n'ayant pas connu la laïcisation de

11. 4 vol., 1751-52; traduction partielle : *Voyage en Sibérie*, Paris 1767.

12. [Description du Kamtschatka], 1774.

13. Cette attitude de nombreux savants étrangers est sans doute la principale raison de la campagne menée à partir de 1742 par Lomonosov contre les étrangers de l'Académie, cf. Conrad Grau, « Zur Stellung Tatichthevs, Lomonosovs und Schlözers in der russischen Geschichtsschreibung », in : E. Winter, *op. cit.*, p. 158.

14. Hans Hecker, « Rußland und die deutsche Historiographie », in : M. Keller, *op. cit.*, p. 186.

l'historiographie favorisée ailleurs par la Renaissance, les moines chroniqueurs demeurent jusqu'au XVII^e siècle les seuls historiens.

Le recours à des hommes de science de l'Ouest ne tient pas seulement à ce que la Russie ne produit pas encore un nombre suffisant de savants, mais fait partie d'une politique visant à l'intégrer dans l'espace européen des Lumières et accessoirement aussi d'une stratégie de communication, dont un des buts est de corriger l'image négative laissée par les récits relatifs à Ivan le Terrible¹⁵, dont la cruauté a fait oublier les aspects positifs de son action politique. C'est à cette réhabilitation que Müller consacra des pages et, hors de Russie, Gottlieb Samuel Treuer, professeur à Helmstedt puis à Göttingen, qui, dans *Einleitung zur Moscovitischen Historie*¹⁶, le peint en bienfaiteur de son peuple¹⁷.

Cet apport allemand à l'historiographie russe correspond de surcroît à un moment où tant la méthodologie historique que les buts assignés à l'*ars historica* connaissent une profonde mutation en Europe occidentale. On pensera bien entendu ici à Voltaire, mais on se souviendra aussi que Schlözer, souvent considéré (à tort) comme le « père » de l'historiographie russe, est un des principaux refondateurs d'une nouvelle science historique dans l'Allemagne des années 1770-80. C'est vers le milieu du XVIII^e siècle que naît le « métier » d'historien au sens où se définit alors un champ de spécialité fédérant des savoirs selon des hiérarchisations nouvelles et respectant les méthodologies élaborées au cours du siècle précédent : s'opère ainsi un nouveau découpage des champs qui va connaître sa traduction institutionnelle dans la multiplication de chaires d'histoire dont les titulaires n'enseigneront pratiquement plus que l'histoire. Auparavant, les auteurs d'ouvrages historiographiques étaient le plus souvent des « généralistes » dont l'activité relevait du *studium generale*, ou des juristes, théologiens ou philologues qui travaillaient plus ou moins régulièrement sur des sources historiques. C'est le cas encore des premiers historiens de Saint-Petersbourg qui se consacrent à l'histoire russe : Gottlieb Samuel Treuer (qui du reste n'a jamais vécu en Russie), a enseigné la morale, l'éloquence, la politique, l'histoire et le droit public ; Johann Peter Kohl (1698-1778), qui travailla sur des sources concernant la phase primitive de la christianisation des Slaves (*Introductio in historiam et rem literariam Slavorum, imprimis sacram*, 1729), est titulaire

15. *Ibid.*, p. 189.

16. [Introduction à l'histoire de la Moscovie], Leipzig et Wolfenbüttel, 1720.

17. H. Hecker, art. cité, p. 191.

d'une chaire de belles-lettres et d'histoire ecclésiastique ; Christoph Friedrich Groß (mort en 1742), qui rédigea des tableaux chronologiques sur l'histoire russe, est professeur de philosophie morale. Le cas de Gottlieb Siegfried Bayer (1694-1738), nommé à l'Académie dès sa fondation en 1725, est lui aussi exemplaire. Orientaliste et antiquisant, il se montre héritier du pyrrhonisme historique du début du XVIII^e siècle par son souci d'établir les faits au moyen d'une recherche critique fondée sur les sources. Mais sa méthodologie est d'un philologue : quand il s'interroge sur l'origine du nom de « Russes », il tente de la déduire de la langue russe elle-même¹⁸. Mais Bayer n'est pas plus que Treuer capable de lire des sources originales russes. L'écho des travaux de Kohl et Groß, pourtant intéressants, demeura limité. Néanmoins, Kohl et surtout Bayer, dont on fait souvent à tort le « père » de la « thèse normande¹⁹ », sont les premiers qui s'employèrent à dissiper l'obscurité qui pesait sur les débuts de l'histoire russe.

Les premiers historiens russes ne sont pas non plus de vrais historiens « professionnels ». Tatichtchev est un haut fonctionnaire et Lomonosov, avant tout un naturaliste. Tatichtchev, qui est le premier à avoir distingué l'histoire civile de l'histoire ecclésiastique, se situe dans la tradition de l'histoire érudite²⁰. Il présente ses premiers travaux à l'Académie en 1739. En 1740, il proposa à l'Académie d'éditer une collection des documents médiévaux, et lui-même s'engagea dans des travaux de compilation d'archives au moment où Pierre le Grand ordonna qu'on les rassemble, et publia plus tard la *Pravda Russkaja* et le *Sudebnik* de 1550 ; après sa mort en

18. Michel Mervaud : « *Les origines de la Russie* » de Gottlieb Bayer (1741), numéro hors série de *Slavica Occitania*, Toulouse 2004, p. 18. Inversement, G. F. Müller, s'interrogeant plus tard sur l'origine et le sens du mot « Russe » écrit : « Unsere Ableitung ist auch nicht bloß Etymologisch, wie diejenige, welche das Rußische Wort Rosseanie, das Zerstreung bedeutet, zum Grunde hat », *Sammlung Rußischer Geschichte* [Collection d'histoire russe], t. V, p. 389.

19. Bayer a publié différentes contributions sur les origines de la Russie dès le premier volume des *Commentarii Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae*, mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg, édités à partir de 1728. Sa principale contribution paraît au t. VIII (1741) des *Commentarii* sous le titre « Origines Russicae ». Ce texte vient d'être republié et traduit par Isabelle Jouteur, avec une préface de Michel Mervaud : « *Les origines de la Russie* » de Gottlieb Bayer (1741), cf. *supra*.

20. Sur Tatichtchev, nous suivons ici Wladimir Berelowitch, « Les origines de la Russie dans l'historiographie russe du XVII^e siècle », in : *Annales*, 58^e année, 2003/1, p. 73.

1750, Müller assura la publication de son *Istorija rossijskaja* qui commença à paraître en 1768. La faiblesse méthodologique de Tatichtchev tient à son attachement à une perspective qui remonte au Moyen Âge : c'est l'ancienneté d'une source qui en garantirait la crédibilité. L'exploitation par Lomonosov et Müller des documents compilés par Tatichtchev, tout en prolongeant ce travail de quête documentaire, marque déjà un progrès dans les procédures de l'écriture de l'histoire.

Le principal historien allemand de Russie, et longtemps le plus influent, est Gerhard Friedrich Müller (1705-1783), membre de l'Académie. Sa période d'activité correspond à la seconde phase de la rencontre savante entre les Allemands et la Russie, qui cesse d'être avant tout l'objet d'une curiosité érudite pour devenir un champ d'exploration universitaire. C'est en ce sens aussi qu'on peut dire qu'avec Müller s'amorce la « professionnalisation » de l'historiographie relative à la Russie, parallèlement à celle qui se produit également en Allemagne : les démarches d'historiens comme Müller, et plus tard Schlözer ou Büsching, reposent sur l'application de procédures épistémologiquement plus abouties dans l'analyse critique des documents, fondée sur les perspectives du « pyrrhonisme historique », qui a constitué une part importante de la discussion théorique sur l'écriture historique au cours des premières décennies du XVIII^e siècle.

La période qui commence vers 1740 est également importante pour l'historiographie russe parce que la collaboration entre les historiens allemands et russes à l'intérieur de l'Académie est fructueuse, malgré certaines tensions et même si, comme le suppose E. Winter, ni Müller ni Taubert ni Lomonosov ne poussaient à la publication des archives manuscrites réunies par Tatichtchev et Messerschmidt car ils souhaitaient se réserver l'accès exclusif à des sources dans lesquelles ils puisaient eux-mêmes largement²¹. De même que Tatichtchev réunit des documents sur les origines de la Russie, G. F. Müller publie en 1749 *Origines gentis et nominis Rassarum*, discours qu'il a prononcé devant l'Académie, apportant ainsi sa propre contribution à l'histoire des origines vers laquelle les historiens russes se tournent, emboitant le pas à Bayer et Kohl. La *Drevnjaja rossijskaja istorija* de Lomonosov paraîtra en 1766. Au même moment, Johann Kaspar Taubert (1717-1771), né à Saint-Petersbourg, rival de Müller, assistant-professeur (« Adjunkt für

21. *August Ludwig von Schlözer und Rußland*, hg. von E. Winter et alii, Berlin 1961, p. 6 [ci-après : *Schlözer und Rußland*].

Geschichte») à partir de 1738, adjoint de Lomonosov comme administrateur de l'Académie, apporte en 1767 sa contribution à l'histoire des origines du peuple russe en publiant avec Ivan S. Barkov (1732-1768) des extraits de la chronique de Nestor (*Letopis' Nestorova [...] do 1206 goda*) dont Johann B. Scherer reprend des éléments dans son édition de 1774, *Des heiligen Nestors [...] und der Fortsetzer desselben älteste Jahrbücher der Russischen Geschichte, vom Jahr 858 bis zum Jahre 1203*.

Arrivé en Russie à l'âge de vingt ans, Müller fait partie de ces rares étrangers qui s'y fixèrent définitivement. Il s'intéressa vraiment à la Russie, tout comme plus tard Schlözer. Il accueillit également des savants allemands et encouragea leur travail. Avant et après sa participation à l'expédition du Kamtchatka de 1733 à 1743, il rassembla d'énormes quantités de documents. Tout comme Tatichtchev, dont il soutint le projet d'une *Histoire de la Russie depuis les temps les plus anciens* (vol. 1 : 1768; vol. 5 : 1848), Müller ne fournit guère d'analyses de l'histoire russe, mais une masse très importante de documents et de chroniques. L'essentiel de son activité consista en publications de sources à caractère historique, mais aussi géographique et ethnologique, qui constituent les neuf volumes de *Sammlung Russischer Geschichte*²², dont il parut une seconde édition allemande (Offenbach, 1777-78), ainsi que deux éditions russes (Saint-Pétersbourg, 1773 et 1778). Ses travaux représentent sur la Russie l'ensemble documentaire le plus important de l'époque et ouvre des champs nouveaux, avec des contributions comme « Versuch einer Neueren Geschichte von Rußland²³ », qui va de Boris Godounov au faux Dimitri et se présente comme un récit qui examine certaines rumeurs d'un point de vue critique en vérifiant la provenance et en confrontant les sources. Il écrit une histoire de la Sibérie et de plusieurs villes, en particulier de Novgorod²⁴. L'importance des travaux de Müller apparaît dans les notes et les références que Johann Salomon Semler ajoute en 1765 dans la

22. [Collection d'histoire russe], SPb., 1732-1764.

23. [Essai d'une nouvelle histoire de la Russie], in : Müller, *Sammlung Russischer Geschichte* [Collection d'histoire russe], t. V, cahiers 1 à 4, SPb., 1760-61, p. 1-380.

24. « Kurzgefaßte Nachricht von dem Ursprunge der Stadt Novgorod und der Russen überhaupt » [Brève étude sur les origines de la ville de Novgorod et des Russes en général], in : Müller, *Sammlung Russischer Geschichte* [Collection d'histoire russe], t. V, cahiers 5 et 6, SPb., 1760-61.

traduction allemande du volume consacré à la Russie dans *An Universal History, from the earliest account of time to the present*²⁵.

*

La publication en 1749 de *Origines gentis et nominis Russorum*, repris en allemand en 1761 dans *Sammlung Rußischer Geschichte*²⁶, puis traduit en russe en 1761²⁷, déclencha la querelle dite des « normanistes ». Alors que Bayer considérait Rurik, le prince de Novgorod de 862 à 879, comme descendant d'un roi gète (i. e. goth) que les Novgorodiens auraient chassé, Müller formule une autre hypothèse qui fait des Varègues, c'est-à-dire de « Normands » plus ou moins fixés dans les zones de l'Est de la Baltique, un élément prépondérant dans la constitution de l'État russe. Si Bayer n'a rien à voir avec la théorie de « l'appel aux Varègues » dont on lui impute souvent à tort la paternité, et qu'il soutient même la thèse inverse²⁸, Müller la prend à son compte mais n'en est nullement non plus « l'inventeur » : elle s'est développée en plusieurs étapes, à partir de la chronique de Nestor (1116) puis chemina jusqu'au milieu du XVIII^e siècle *via* Herberstein (1549), Petreius (1620), Reutenfels (1680) et Strahlenberg (1730) qui formulèrent des hypothèses sur l'origine des Varègues. L'enjeu en fut initialement de légitimer la première dynastie qui s'éteignit à la fin du XVI^e siècle²⁹. La version que Müller donne de cet épisode représente une nette atténuation par rapport à la présentation qu'en fait en 1620 le diplomate sué-

25. Londres, 1762. Traduction allemande : *Uebersetzung der Allgemeinen Weltbistorie die in Engeland durch eine Gesellschaft von Gelehrten ausgefertigt worden* [Traduction de l'histoire universelle anglaise], t. 29, Halle, 1765 [ci-après : Semler].

26. *Op. cit.*, t. V, p. 385-392.

27. En 1765, Semler rappelle que la diffusion de ce texte est interdite, cf. *op. cit.*, p. 156. Sur ce point, B. Scholz, *op. cit.*, p. 222.

28. Sur ce point, M. Mervaud, préface de *Origines russicae*, en particulier p. 19-20.

29. Cf. Birgit Scholz, *Von der Chronistik zur modernen Geschichtswissenschaft. Die Warägerfrage in der russischen, deutschen und schwedischen Historiographie* [Des chroniques à la science historique moderne. La question varègue dans l'historiographie russe, allemande et suédoise], Wiesbaden, Harrassowitz, 2000, 475 p. Cet ouvrage examine les différentes variantes de cette thèse, les hypothèses concurrentes et les controverses qu'elles ont engendrées avant le milieu du XVII^e siècle.

diplomate suédois Peer Peerson (Petrus Petreius) dans *Historien und Bericht von dem Grossfürstenthumb Muschkow* :

Après que les Varègues furent devenus très puissants et qu'ils eurent souvent fait la guerre aux Russes, et tandis que survenaient parmi les princes et souverains russes de grandes querelles et des désaccords à propos de la détention du pouvoir, que nul ne voulait céder la place à l'autre et qu'ils se faisaient la guerre en se déchirant comme des chiens [...] tout comme il y a quelques années [...], un homme sage et clairvoyant du nom de Gostomisel [Gostomysl] qui avait grand prestige chez les Novgorodiens [...] les exhorta à s'unir et à se réunir, et à envoyer une ambassade aux Varègues afin de les prier instamment et très humblement de leur adresser trois seigneurs de lignage princier [...] qu'ils reconnaîtraient et honoraient comme leurs souverains héréditaires naturels³⁰.

Des expressions marquées de la rhétorique du XVI^e siècle (« ils se déchiraient à belles dents comme des chiens ») se combinent avec des perspectives de l'absolutisme précoce, celui de la soumission au futur monarque « de ligne princière » qu'après avoir fait ses « assiduités » (« mit Fleiß »), on « prie humblement » (« mit höchster Demut ersuchen ») de prendre le pouvoir et à qui on assure par avance la jouissance de droits dynastiques donnés comme droits naturels. Les événements récents auxquels il est fait allusion (l'épisode avec Boris Godounov et le faux Dimitri) constituent un exemple de chaos politique interne dont il infère un chaos possible au IX^e siècle. Une extrême déférence marque tout ce passage et contraste avec la sobriété de Müller qui insiste tout d'abord sur le

30. « Nach dem die Waregi zur selben zeit sehr mechtig gewesen / und die Reussen offtmals bekriegeret / auch unter den Reuschischen Fürsten und Regenten grosse Auffuhr / Zanck und Uneinigkeit / wegen der Regierung und Hoheit erwachsen / daß keiner dem andern weichen wollten / sondern haben sich selbst bekriegeret / und wie die Hunde zerbissen [...] / wie sie dann jetzt in etlich verlauffenen Jahren gethan. [...] hat ein weiser und verstendiger Mann, der bey den Neugardischen <sic> in grossem Ansehen gewesen / mit Nahmen Gostomisel, ihren treulich gerathen und vermahnet / sie solten sich vereinigen und verbinden / und ihre Gesandten an die Waregos schicken / dieselben mit fleiß und höchster Demut ersuchen / daß sie möchten drey Herren von Fürstlichen hohen Stamm bekommen / die klug und verstendig wehren / eine gute Policey und Regiment auffzurichten / und die sie als ihre eigene Natürliche Erbherrn / Fürsten und Regenten erkennen / ehren / und ihnen alle getrewe Dienste erzeigen wollten », *Historien und Bericht von dem Grossfürstenthumb Muschkow*, Leipzig 1620, reprint Londres 2003 (vol. 9 de la collection « Early Exploration of Russia »), p. 140-141.

fait que les habitants de Novgorod aient eu depuis déjà un certain temps des relations avec les Varègues, un groupe normand hantant l'Est de la Baltique :

Il se peut que ce soit la raison pour laquelle les Novgorodiens choisirent leurs princes parmi les Roxolans plutôt que parmi d'autres Varègues. Il se peut aussi qu'ils aient pris ceux qui déjà auparavant avaient régné sur Novgorod et avaient été chassés par un soulèvement populaire³¹.

On notera le ton hypothétique de Müller qui propose une variante. Mais surtout il insiste sur le fait que le nom de *Rus*, qui était celui que se donnaient les Varègues qui les premiers régnèrent sur Novgorod, ne doit pas conduire à croire qu'il y aurait eu conquête des Novgorodiens par ces « Russes » :

Les Varègues ne doivent pas être considérés comme des conquérants ; ils ne constituaient pas non plus un peuple qui serait passé d'un pays dans un autre. Ce furent seulement les princes varègues qui furent sollicités et invités par les habitants de Novgorod à venir prendre en charge le gouvernement de leur pays. On peut supposer seulement qu'ils vinrent accompagnés d'un nombre appréciable de serviteurs et d'hommes de guerre pour leur sécurité³².

De surcroît, Müller insiste sur le fait que les Novgorodiens firent venir ces princes pour défendre leur frontière³³ : c'est par ce

31. « Das kam den Ausschlag gegeben haben, warum die Novgoroder sich eher von ihnen [den Rußischen Warägern, oder Roxolanen], als von andern Warägischen Völkern ihre Fürsten erkoren haben. Oder sie mögen diejenigen gewesen seyn, die schon vorher über Novgorod geherrschet haben, und in einem allgemeinen Aufstande des Volkes vertrieben worden sind », Müller, *Sammlung Rußischer Geschichte*, t. V, p. 387.

32. « daß die Waräger hier nicht als Eroberer anzusehen sind, und kein ganzes Volk ausgemacht haben, das aus einem Lande in das andere übergegangen. Es waren bloß die Warägischen Fürsten, welche von den Einwohnern zu Nowgorod ersuchet und eingeladen wurden, die Regierung des Landes zu übernehmen. Alles, was man vermuthen kann, ist dieses, daß sie ein ansehnliches Gefolge von Bedienten, wie auch einige Kriegsleute zu ihrer Sicherheit, mit sich gebracht », *ibid.*, p. 391.

33. Le fait que les trois frères aient fixé chacun leur résidence dans trois villes permet de conclure à un accueil favorable par les populations indigènes : « daß die Einwohner zu Nowgorod und Plescow, aus Beysorge für ihre Freiheit, ihnen anfänglich keine völlige Gewalt über sich aufgetragen, und daß es ihnen bey Berufung dieser Fürsten am meisten um die Vertheidigung

biais que Rurik et ses frères s'arrogèrent des pouvoirs absolus après avoir réprimé une première révolte en 864.

Les deux récits ne sont nullement contradictoires, et il y a lieu de croire que Müller avait présent à l'esprit le texte de Petreius. Mais les accents portent autrement, et la proximité masque une grande différence des perspectives : la seule expression commune, « ersuchen », est insérée dans un contexte autre : « prier humblement de venir » chez Petreius vs. « prier de venir et inviter » et « appeler » (« Berufung ») chez Müller. Les éléments corollaires sont différents aussi. Même si l'on tient compte des différences conventionnelles entre la rhétorique de 1620 et celle de 1750, il apparaît que Müller propose une version très atténuée de la thèse normande par rapport à Petreius. Il ne parle pas non plus dans ce passage de Gostomysl, le sage de Novgorod qui aurait conseillé à ses compatriotes de faire appel aux Varègues, et souligne moins leur difficulté à s'organiser que leur désir de protéger leur frontière : c'est à cette fin qu'ils auraient fait appel aux Varègues. Inversement, Gostomysl figure dans le volume consacré à la Russie de *An Universal History* et dans sa traduction allemande par Semler qui parle aussi d'« invitation³⁴ » en se fondant sur Bayer, Erik Julius Björner et Arvid Moller. Semler insiste plus que Bayer et Müller sur l'inhumaine cruauté dont les groupes rivaux habitant Novgorod font preuve les uns envers les autres³⁵. Bayer et Müller donnent de cet épisode une version un peu moins violente que certaines sources scandinaves (Björner et Moller) et anglaises (traduites par Semler), mais surtout ils ne parlent pas d'une conquête de Novgorod par les Normands qui avaient déjà soumis la Courlande, la Livonie et l'Estonie³⁶. L'appel aux Varègues, tel que le formule Petreius et que reprennent sous une forme atténuée Müller et après lui Schmidt-Phiseldeck et Schlözer, représente donc une alternative à la thèse de la conquête défendue par les historiens scandinaves,

gung ihrer Gränzen wider alle feindliche Angriffe zu thun gewesen », *ibid.* p. 393.

34. Semler utilise les expressions « den Rath geben », « zu ihren Oberhäuptern erwählt », « nach Rusland eingeladen », Semler, *op. cit.*, p. 157-158.

35. « Ihre Fürsten, die so despotisch waren, als ihre Macht es ihnen zu seyn erlaubte, führten beständig Krieg, entweder sich selbst zu vertheidigen, oder ihre Nachbarn zu beunruhigen. Der Triumph des unmenschlichen Ueberwinders ward von den abscheulichsten Räubereien, Grausamkeiten und Verwüstungen begleitet », *Allgemeine Welthistorie, op. cit.*, p. 157.

36. Semler, *op. cit.*, p. 155.

laquelle n'est pas sans lien sans doute avec la rivalité russo-suédoise qui se dessine au XVII^e siècle.

Néanmoins, la publication par Müller des *Origines gentis et nominis Russorum* déclencha une querelle savante autour de la théorie normande, bientôt élargie à la question de l'antiquité et de l'origine du peuple russe, demeurée un enjeu jusqu'au XX^e siècle, et qui blessa le sentiment national de ses collègues pétersbourgeois, principalement de Lomonosov, qui lui reprochèrent d'ignorer les sources russes et de ne s'appuyer que sur les historiens latins et grecs du premier millénaire. De son côté, Tatichtchev soutenait la thèse inverse : les Russes avaient, dès avant Rurik et ses Varègues, connu une monarchie absolue héritée des Scythes³⁷. Lomonosov fit fond sur cette théorie. La querelle entre les « normanistes » et leurs adversaires, sans doute très fortement chargée aussi de conflits de personnes, éclata en 1749. L'enjeu historiographique coïncide avec un double enjeu politique : Tatichtchev et surtout Lomonosov voient dans le fait de travailler sur l'histoire de la Russie une entreprise patriotique³⁸, une perspective dont Müller n'a cure.

*

À l'inverse de Müller et de Taubert, qui firent toute leur carrière à Saint-Pétersbourg, Büsching et Schlözer y demeurèrent peu de temps, mais publièrent beaucoup sur la Russie à leur retour en Allemagne. Célèbre comme géographe, Anton Friedrich Büsching (1724-1793), qui séjourne en Russie en 1750, puis y reviendra de 1761 à 1765 comme pasteur de la communauté luthérienne de Saint-Pétersbourg avant de rentrer définitivement en Allemagne, se tourne essentiellement vers la Russie moderne. Son *Magazin für die neue Historie und Geographie* (qui paraît de 1767 à 1793) contient de nombreuses informations sur la Russie. Il publie aussi des *Totius imperii Russici Tabulae generales* (Berlin, 1769) et les développements qu'il consacre à la Russie dans sa *Géographie universelle* sont précédés d'une vingtaine de pages sur l'histoire russe³⁹. La liste des sources

37. Sur ce point et le débat des « normanistes » et de leurs adversaires à l'Académie des Sciences, cf. Wladimir Berelowitch, « Les origines de la Russie dans l'historiographie russe du XVII^e siècle », in : *Annales*, 58^e année, 2003/1, p. 63-84, en particulier p. 74 *sq* ; et B. Scholz, *op. cit.*, p. 358 *sq*.

38. Cf. C. Grau, art. cit., p. 158.

39. Il en existe une traduction française faite à partir de la septième édition de sa *Neue Erdbeschreibung* (Hambourg, 1777 et 1816) : *Géographie*

qu'il cite laisse entrevoir la richesse de la bibliographie déjà disponible : Kelchen, Strubiczii, Gruber et Arnd, Jetzen, Pierre de Haven, F. C. Weber, G. F. Müller, Martini, Hefelmayer, Strahlenberg, Gmelin, J. G. Apitz, August Wilhelm Hupel, Lomonosov, J. P. Rytchkov, Kracheninnikov, Fischer, Pallas, Georgi, Lepek-hine.

Chronologiquement, August Ludwig Schlözer (1735-1809) est après Müller le principal historien allemand de la Russie. Durant ses études à Göttingen, il a suivi les cours du grand orientaliste Johann David Michaelis, dont les travaux fondent une perspective d'histoire culturelle sur une méthode philologique très rigoureuse. Historien politologue (« statisticien », comme on dit alors), Schlözer ne cessera jamais de se réclamer fièrement de l'école philologique de Gesner et de Michaelis⁴⁰.

Après avoir dû renoncer par manque d'argent à un projet de voyage en Orient (c'est Carsten Niebuhr qui s'y rendra dans les années 1760), Schlözer était parti en 1755 occuper un poste de précepteur à Stockholm. Le jeune orientaliste ajouta alors à son domaine de prédilection l'étude de « l'Europe du Nord », laquelle inclut alors le monde russe, comme il le rappelle dans *Allgemeine Nordische Geschichte*⁴¹.

Arrivé à Saint-Petersbourg en 1761, par l'entremise de Michaelis, avec pour mission d'aider Müller à achever son histoire de la Russie, il est nommé, le 3 janvier 1765, malgré de graves différends avec Müller et Lomonosov, puis aussi à partir de 1767 avec Taubert⁴², membre ordinaire à l'Académie des Sciences de Saint-

universelle, traduite de l'Allemand sur la 7^e édition, avec des Augmentations & Corrections, qui ne se trouvent pas dans l'Original. Le tome 2,1 est une *Description de l'Empire de Russie*, Strasbourg 1783, 568 p.

40. A. L. Schlözer, *Nestor. Russische Annalen in ihrer slawonischen Grundsprache vergleichend übersetzt und erklärt* [Nestor. Les annales russes en langue slave. Traduction et commentaire] Göttingen (1802), t. I, p. 96. De même dans son autobiographie, *Schlözers öffentliches und Privatleben* [Schlözer. Sa vie publique et sa vie privée], Göttingen, 1802.

41. [Histoire générale du Nord], Halle, 1771, p. 210, 391.

42. Cf. Ferdinand Frensdorff, *Von und über Schlözer*, Berlin, 1909, 114 p. [Abhandlungen der Königlich Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse, NF. Bd. 11], p. 7, 28, 30, 31. L'ouvrage *August Ludwig von Schlözer und Rußland*, publié par E. Winter et alii, *op. cit.*, constitue l'étude la plus précise sur les rapports complexes et parfois haineux entre Schlözer et les Pétersbourgeois, russes ou d'origine allemande, dans le contexte des intrigues et des conflits internes à l'Académie. Dans Hans

Pétersbourg et chargé à ce titre par Catherine II, à qui il ne cessera de vouer une profonde admiration, d'écrire une histoire de l'ancienne Russie. La souveraine en effet manifeste un grand intérêt pour l'histoire nationale russe et publia elle-même des *Remarques concernant l'histoire de la Russie* en 1783-84 dans la revue d'Ekaterina Dachkova.

Schlözer ne séjourna que relativement peu de temps à Saint-Pétersbourg : une première fois entre la fin de 1761 et juin 1765, puis entre septembre 1766 et la fin de 1768. En 1769, il est nommé à Göttingen sur une chaire de « Statistik », toujours grâce à la protection de Michaelis, et il enseignera aussi l'histoire universelle. Sa nomination est en partie le résultat d'une stratégie personnelle de carrière, mais elle tient aussi au fait que Michaelis, auteur d'un *Raisonnement über die protestantischen Universitäten in Deutschland*⁴³, cherche à œuvrer au développement, y compris institutionnel, de la discipline historique dans l'espace allemand et souhaite qu'un champ plus vaste que celui de l'Orient antique soit couvert par la recherche orientaliste à Göttingen. Ce projet, soutenu par Münchhausen, le curateur de l'université de Göttingen auprès du gouvernement de Hanovre, de développer la russologie en Allemagne agréée mieux à Schlözer que celui de Müller qui, désireux de développer une historiographie russe en Russie, cherche à l'encourager à apprendre les langues turques dont il estime à juste titre la connaissance nécessaire à qui veut écrire l'histoire de la Russie. Schlözer ne satisfera pas à cette attente qui l'aurait fixé dans un rôle d'auxiliaire de Müller, mais il publiera en 1797, sous le titre de *Kritisch-historische Nebenstunden*, une étude portant sur les *Origines osmanicae* au XIII^e siècle.

Dans cet enjeu à la fois scientifique et de politique universitaire, Michaelis reçoit de surcroît l'appui de Münchhausen, qui entrevoit la possibilité d'attirer ainsi les futurs hommes d'État russes à Göttingen⁴⁴ et accepte donc de créer pour Schlözer une chaire d'histoire russe et de « statistique ». De fait, le nombre des étudiants russes venant se faire immatriculer à l'Université de Göttin-

Hecker, « Rußland und die deutsche Historiographie » (art. cité), les pages 197-213 sont consacrées à Schlözer, avec des indications bibliographiques.

43. [Observations concernant les universités protestants d'Allemagne], 1768-76.

44. Cf. *Schlözer und Rußland*, *op. cit.*, p. 19.

gen fut bientôt multiplié par 10 par rapport au début des années 1760⁴⁵.

Schlözer est d'autant plus heureux de quitter Saint-Pétersbourg que sa manière brutale et souvent provocatrice lui a aliéné la sympathie de Müller et de Lomonosov, et son départ pour Göttingen a immédiatement accrédité l'idée qu'il agissait par pur opportunisme de carrière⁴⁶. En fait, si ce souci ne lui est certes pas étranger, ses rapports avec Müller et les Russes sont marqués par plusieurs divergences d'opinion qu'il exposa de surcroît d'une manière propre à engendrer des malentendus.

Un important point de discordance tient à un différend méthodologique : Schlözer prétend que la dispersion des archives non ou mal cataloguées dans les bibliothèques russes et les lacunes qu'il y déplore ne lui permettent pas de mener son travail dans de bonnes conditions. Il pense qu'après sa moisson faite à Saint-Pétersbourg, il doit désormais croiser des sources russes et occidentales⁴⁷ : c'est précisément en Europe de l'Ouest qu'il trouvera dans des documents les réfractions des événements de Russie. L'argument n'est pas sans pertinence : Müller a déjà souligné la nécessité de confronter les sources russes, trop lacunaires, et étrangères⁴⁸. Chez Schlözer, ces arguments sont sans doute en partie l'habillage de raisons privées (il préfère séjourner auprès de son protecteur Michaelis plutôt qu'à proximité de Müller), mais il n'a nulle intention non plus de se consacrer exclusivement à l'histoire russe comme le voudrait Müller⁴⁹ : il est bien un historien des années 1760-70 en ce qu'il pense que toute histoire particulière tire sa signification profonde de son insertion dans l'histoire universelle, de son inclusion dans le *nexus rerum universalis*. La rédaction d'un ouvrage d'histoire universelle apparaîtrait alors comme la tâche la plus noble à laquelle

45. Cf. Götz von Selle, *Die Matrikel der Georgia-Augusta-Universität 1734-1837*, Göttingen 1937, et F. Frensdorff, *op. cit.*, p. 15 et *Schlözer und Rußland*, *op. cit.*, p. 19.

46. Cf. H. Hecker, art. cit., p. 199.

47. Il expose ce point de vue dans *Gedanken über die Art, die russische Geschichte zu traktieren* [Réflexions sur la manière de traiter de l'histoire russe] (texte daté du 1^{er} juin 1764), reproduit in : *Schlözer und Rußland op. cit.*, p. 51-62 – texte qui est le projet de travail qu'il soumit à l'Académie, cf. C. Grau, art. cit., p. 160.

48. « Bedencken über zwo Vermählungen », Göttingen 1754, et l'analyse qu'en fait B. Scholz, *op. cit.*, p. 222-223.

49. Cela ressort clairement de sa correspondance avec Michaelis, cf. Frensdorff, *op. cit.*, p. 7 et 11.

puisse s'adonner un historien. Lui-même en écrira un dès 1772, dont il fournira par la suite deux autres moutures, et ses ouvrages sur l'Europe du Nord (1771) et sur la Lituanie (1776), révèlent le souci constant d'exposer les interférences entre l'histoire des différents pays. Quand il publiera son édition de Nestor au début du XIX^e siècle, cette perspective « universelle » aura régressé derrière une ambition de micro-histoire.

Les raisons invoquées par Schlözer ne convainquirent pas Müller et Lomonosov et surtout suscitèrent des craintes. Lomonosov redoutait sans doute qu'il n'emporte, comme l'avait fait Delisle, des sources russes et ne les exploite contre l'Empire russe ; quant à Müller, il devait appréhender que Schlözer ne lui coupe l'herbe sous le pied en composant l'histoire que lui-même souhaitait écrire et pour laquelle il avait accumulé une très riche documentation⁵⁰.

Une autre source de conflit tient aux déclarations, souvent contradictoires, de Schlözer sur les savants russes. Tantôt il lui arrive, convaincu de la spécificité de la méthodologie historique, de dénier au « chymiste » Lomonosov le droit de parler d'histoire⁵¹, tantôt il le qualifie de « génie véritable » (« wahres Genie⁵² »), dont il favorisa d'ailleurs la traduction, en allemand et en latin, et la publication des écrits historiques chez Hartknoch à Riga. Il s'engage en 1764 également en faveur de la publication des manuscrits de Tatichtchev, loue en lui le père de l'historiographie russe⁵³, mais le qualifie aussi plus tard de tâcheron sans culture⁵⁴. En revanche, il apprécie hautement les travaux de Bachilov⁵⁵. Sous sa plume, les historiens allemands ne sont toutefois pas mieux traités : dans un rapport rédigé en 1764, expédié les 31 janvier et 10 février 1768 à l'Académie de Saint-Petersbourg, Hörschelmann, Zopf,

50. Il semble en revanche que la question « normande » ne joue guère de rôle dans la controverse entre Schlözer et Lomonosov, cf. E. Winter, « Schlözer und Lomonosov », art. cit., p. 113.

51. Cf. E. Winter, « Schlözer und Lomonosov », art. cit., p. 111.

52. *Schlözers öffentliches und Privatleben...*, op. cit., Göttingen 1802, p. 219.

53. Cf. le rapport que Schlözer présente à Taubert, lequel l'a communiqué à Müller par lettre du 18 septembre 1767, in : *Schlözer und Rußland*, op. cit., p. 190-191.

54. *Allgemeine Nordische Geschichte* [Histoire générale du Nord], Halle, 1771, p. 224 (cet ouvrage est également le 31^e tome de *Uebersetzung der Allgemeinen Weltgeschichte* [Traduction de l'histoire universelle générale]), il qualifie Tatichtchev de « überaus fleißiger [...], übrigens aber ganz ungelehrter Herr ».

55. Lettres à Stählin de juillet et août 1767, reproduites in : *Schlözer und Rußland*, op. cit., p. 188-189.

Toze et Ranft reçoivent une volée de bois vert pour leurs travaux sur la Russie, qui rejoignent l'*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand* de Voltaire⁵⁶. Seuls les travaux prometteurs de Stritter et les passages sur la Russie dans la cinquième édition de *Staatsverfassung der vornehmsten europäischen Völker* d'Achenwall trouvent grâce à ses yeux⁵⁷. S'il stigmatise ainsi, avec sa rudesse coutumière, la rareté des publications de sources qui constitue une des principales causes de l'inexactitude factuelle des historiens⁵⁸, il note aussi que les savoirs sont en train de s'accroître et de se diffuser : de fait, alors que le chapitre qu'Achenwall consacrait à la Russie dans les quatre premières éditions de son ouvrage était bien mince, il lui dédie dans les années 1760 environ 70 pages structurant l'histoire russe en sept grands « événements ».

Que la façon dont Schlözer distribue blâmes et louanges⁵⁹, le plus souvent à bon escient du reste, ait irrité n'étonne guère. Qu'il veuille marquer son territoire aux yeux des collègues de Saint-Pétersbourg ne fait aucun doute. Mais on voit déjà affleurer un argument sur lequel il reviendra à de très nombreuses reprises par la suite : tout historien est un maillon dans une longue chaîne de progrès des savoirs historiques : pouvant tirer parti des travaux de Tatichtchev et Lomonosov, il fera nécessairement mieux qu'eux, tout comme il ne doute pas que ceux qui se pencheront après lui sur la chronique de Nestor critiqueront, modifieront et corrigeront ses propres thèses. C'est cette idée, sous-jacente dans le mémoire qu'il présente en 1764 à l'Académie, qui lui attira l'hostilité de Lomonosov⁶⁰ : alors qu'il n'avait encore qu'une familiarité restreinte avec les sources russes, il y laisse entendre qu'il voulait mener à bien son projet en se fondant sur les travaux de Tatichtchev et de Lomonosov. Ce dernier se sentit ainsi promu au rang d'auteur de travaux préparatoires à une histoire tant attendue que Schlözer rédigerait... Bien plus tard, en plusieurs passages de son édition de Nestor, il répète que son travail marque à ses propres yeux une étape importante de la recherche sur ce sujet, mais qu'il n'est qu'une étape. Il enjoint donc aux autres historiens de le corriger, de le compléter : « Que désormais la critique exerce à son

56. Texte reproduit par E. Winter, *op. cit.*, p. 204. Sur Schlözer et l'ouvrage de Voltaire, cf. M. Mervaud, *op. cit.*, p. 343-344.

57. Peter Hofmann et Gabriela Lehmann-Carli, « Les échos allemands de l'*Histoire de Pierre le Grand* par Voltaire », art. cit., p. 66.

58. H. Hecker, art. cit., p. 199-200.

59. Cf. sa correspondance, in : *Schlözer und Rußland*, *op. cit.*

60. Cf. E. Winter, « Schlözer und Lomonosov », art. cit..

tour sur moi son respectable office⁶¹ ». Il stigmatise l'orgueil mal placé des historiens qui cachent leurs ignorances alors qu'ils devraient au contraire les signaler en vue d'attirer sur elles l'attention des autres historiens dans l'espoir que ceux-ci les combleront⁶². Lui-même n'a pas hésité à plusieurs reprises à signaler des points sur lesquels il a changé d'avis, ou des interprétations qu'il a révisées, qualifiant même en 1809 de « niaiserie » une interprétation par lui proposée en 1768⁶³. Constatant dans ce même passage qu'il a « beaucoup appris » depuis la publication du premier tome de son *Nestor*⁶⁴, il ajoute dans un soupir que ces rectificatifs lui ont valu bien des vilaines critiques⁶⁵.

Il est parfaitement conscient de sa dette envers ses devanciers (il loue les contributions de Tatichtchev, de Lomonosov, de Rytchkov et de Bachilov⁶⁶) et sait, au moment où il commence à écrire sur la Russie, qu'il n'avance pas sur une *tabula rasa*. Sur le terrain de l'histoire médiévale russe, Tatichtchev le précède de 40 ans, Lomonosov de 10 ans, et Müller a déjà publié en particulier la totalité de sa *Sammlung Rußischer Geschichte*. Schlözer n'est pas le « père » de l'historiographie russe qu'on a souvent vu en lui, et loin de revendiquer ce titre, il écrit : « Tatichtchev est un Russe, il est le père de l'histoire russe, et il faut que le monde sache que c'est un Russe et non un Allemand qui a tracé la première voie dans l'histoire russe⁶⁷ » ; il ressort aussi de cette lettre qu'il aurait volontiers assuré lui-même la traduction des écrits de Tatichtchev à qui il reconnaît en particulier le mérite d'avoir été le premier à souligner l'importance de la chronique de Nestor et à proposer d'éditer des documents juridiques.

61. « Nun so verwalte die Kritik auch gegenseitig an mir ihr ehrwürdiges Amt », *Nestor*, t. III, p. VI.

62. Par exemple *Nestor*, t. IV, p. 109.

63. *Nestor*, t. V, XXXIII.

64. « ich habe doch in neun Jahren vieles zugelehrt », *Nestor*, t. V, p. XXXIII.

65. « Arg bin ich schon wegen meines öfteren Widerrufens angefochten worden », *Nestor*, t. V, p. XXXIII.

66. Cf. *Schlözer und Rußland*, *op. cit.*, passim.

67. « Tatischtschew ist ein Russe, er ist der Vater der russischen Geschichte, und die Welt soll es wissen, daß ein Russe und kein Deutscher in der russischen Geschichte das Eis gebrochen », in : projet de publication que Schlözer présente à Taubert, lequel l'a communiqué à Müller par lettre du 18 septembre 1767, in : *Schlözer und Rußland*, *op. cit.*, p. 190-191. La même idée apparaît dans sa requête à Catherine II, *ibid.*, p. 9.

Diversité des publications de Schlözer sur l'histoire russe

Le nom de Schlözer est avant tout attaché à son édition de la chronique de Nestor, très vite critiquée par les panslavistes en raison de son adhésion à la thèse normande, mais considérée aussi longtemps comme un modèle de critique philologique en histoire. La célébrité de ce travail éclipse les autres et on semble croire souvent que ses contributions à l'histoire russe ne concernent que le Moyen Âge.

C'est certes sur le Moyen Âge qu'il écrit en érudit. Sa *Probe russischer Annalen* (Brême et Göttingen, 1768) constitue un premier essai de traduction de Nestor. Durant les années précédentes, il avait rédigé déjà un très grand nombre de *Memoriae Slavicae*⁶⁸. Sans doute avait-il bénéficié, durant son second séjour à Saint-Petersbourg, de l'appui logistique de Bachilov, qui travaillait à l'Académie à l'édition de la *Russkaja Pravda* et du *Sudebnik*⁶⁹. En 1769 paraît sa *Geschichte von Rußland. Erster Teil*, qui va jusqu'à la fondation de Moscou en 1147, une version un peu augmentée de son *Tableau de l'histoire de Russie*, paru la même année en français à Göttingen et Gotha⁷⁰, traduit en russe par N. Nazimov⁷¹. Longtemps plus tard, il procure son édition critique de Nestor, *Nestors Russische Annalen in ihrer Slavonischen GrundSprache verglichen, übersetzt und erklärt*, dont les cinq volumes paraissent à Göttingen entre 1802 et 1809. Cet ouvrage est traduit en russe en 1809 par Iazykov.

Mais Schlözer a également publié, sous le pseudonyme de Johann Joseph Haigold, un *Neuverändertes Rußland oder Leben Catharinae der Zweyten, Kayserinn von Rußland. Aus authentischen Nachrichten beschrieben* (1767-1768), qui reproduit des textes officiels et des lois promulguées par Catherine II⁷². Le choix de ce titre place clairement cet ouvrage dans la filiation de Weber : il entend montrer le renouveau et les progrès de la Russie sous Catherine comme Weber l'a fait pour Pierre le Grand. Il remplit ainsi une sorte de

68. Cf. *Schlözer und Rußland, op. cit.*, p. 13.

69. *Ibid.*, p. 15.

70. Chez l'éditeur Dieterich, cf. *Gesamtverzeichnis des deutschsprachigen Schrifttums. 1700-1910*, t. 126, p. 310.

71. Cf. W. Berelowitch, art. cit., p. 82 et *Schlözer und Rußland, op. cit.*, p. 17.

72. Première partie Riga et Leipzig 1767, 282 p.; 1769, seconde éd. corrigée; 3^e édition, Riga 1771, avec une 2^e partie 1772; sous le même pseudonyme : *Beilage zum Neuveränderten Rußland*, 1. Theil 1769, 2. Teil 1770.

promesse envers la tsarine, qui lui a accordé de quitter Saint-Pétersbourg contre la volonté de Lomonosov et de Müller.

Par la suite, à l'exception d'un ouvrage sur les institutions (*Historische Untersuchung über Rußlands ReichsGrundGesetze*, Gotha 1777) et d'un autre sur l'économie et les ressources minières (*Münz-, Geld- und Bergwerks-Geschichte des russischen Kaisertums*, Göttingen 1791), il ne publia plus guère sur la Russie jusqu'au début du XIX^e siècle. A ce moment, outre son édition de Nestor, il publie également, sous le titre *HandBuch der Geschichte des Kaiserthums Rußland vom Anfang des Staats bis zum Tode Katharinas II. Aus dem Russischen übersetzt* (Göttingen 1802), la traduction d'un ouvrage dans lequel il voit « le tout premier manuel d'histoire russe » que l'Europe savante appelle de ses vœux depuis des décennies⁷³. Il s'agit d'une vraie traduction, et non d'une de ces réécritures si fréquentes au XVIII^e siècle, Schlözer se contentant d'apporter dans la préface quelques rectificatifs. Schlözer suppose que ce livre serait de Stritter, auteur d'une *Istorija Rossijskogo gosudarstva* (Saint-Pétersbourg 1800-02), ce qui est peu probable⁷⁴. Il s'agit, plus probablement, de la traduction d'une *Kratkaja rossijskaja istorija*, parue anonymement en 1799, et dont l'auteur, selon le catalogue de la Bibliothèque nationale de Vienne, serait Theodor (Feodor) Ivanovitch Jankovitch de Mirievo (1741-1814).

Dans ce livre, tout comme dans *Geschichte von Rußland* (1769), Schlözer se montre très proche de l'histoire officielle : il porte un jugement exclusivement positif sur Ivan le Terrible et omet totalement les intrigues et combats internes à la cour de Saint-Pétersbourg au XVIII^e siècle⁷⁵, alors qu'il avait su ailleurs se montrer un peu plus critique envers le despotisme éclairé de Catherine II et envers un système politique qui ne connaît aucune représentation du peuple, ni rien même qui s'apparente à des États-Généraux⁷⁶. Dans l'intervalle, la Révolution française, dans laquelle le pourfendeur du despotisme que fut Schlözer vit une dictature ochlocratique, l'avait sans doute incité à davantage de réserve.

Parmi les ouvrages sur la Russie moderne, il en est un, relativement bref, relevant de ce qu'on nomme alors la « Statistik », notre actuelle politologie, intitulé *Von der Unschädlichkeit der Pocken*

73. Cité d'après H. Neubauer, art. cit., p. 226.

74. *Ibid.*, p. 226, note 88.

75. *Ibid.*, p. 225.

76. *Historische Untersuchung über Rußlands ReichsGrundGesetze* (Gotha 1777), p. 6 et 13.

*in Rußland und von Rußlands Bevölkerung überhaupt*⁷⁷, qui est fort caractéristique de sa méthodologie : partant d'un objet précis, ici la relative innocuité de la variole en Russie (qu'il impute à plusieurs causes, en particulier à la pratique des bains turcs, « Schwitz-Bäder », p. 100 et p. 111), il passe de considérations sanitaires à d'autres plus générales sur la population russe⁷⁸. Son analyse est complétée de propositions d'amélioration de l'administration grâce à une meilleure connaissance statistique (au sens moderne du mot cette fois) des fluctuations de population du pays⁷⁹.

La quatrième partie de cet ouvrage⁸⁰, rédigée en mars 1765 mais dont la publication en 1768 se veut peut-être une réponse aux critiques de Chappe d'Auteroche, constitue un hymne très lyrique à la grandeur de la Russie, immense et magnifique pays fertile, capable de nourrir avec des produits de qualité une population nombreuse sans devoir fournir un effort aussi excessif que la Hollande et où les communications intérieures par voie d'eau sont bonnes⁸¹. Il loue les avantages d'un climat non soumis aux influences marines, les richesses naturelles du pays, mais il n'omet pas de souligner les ravages de l'alcoolisme, qui atteint le peuple dans sa substance physique. La russophilie de Schlözer et son désir de rendre hommage à la tsarine qui le protège⁸² ne l'empêchent toutefois pas de critiquer le servage⁸³, comme il regrettera en 1777 l'absence de représentation du peuple en Russie⁸⁴.

77. [De l'innocuité de la variole en Russie et de la population russe en général], Göttingen und Gotha, 1768, 152 p. + table des matières.

78. *Ibid.*, p. 115-146.

79. « Es steht in der Macht einer weisen Regierung, in die Erhaltung ihrer Bürger einzuwirken », p. 128, § 13. Il déclare vouloir présenter à l'impératrice les informations contenues dans cet ouvrage, p. 143, § 27.

80. Intitulée : « Betrachtungen über Rußlands Bevölkerung und vorläufiger Entwurf eines Rußischen Tabellen-Comtoirs ».

81. « Dieses gesegnete Reich bringt alles hervor, was zum Unterhalte, zur Bequemlichkeit, und zum Vergnügen seiner Bürger nötig ist. [...] Rußland ist groß, fruchtbar, mächtig, hat eine vortreffliche Lage, alle seine Staten sind vereint, Rußlands Producten <sic> sind schätzbar », *ibid.*, p. 117-120.

82. « Rußland ist glücklich : Katharina regiert », *ibid.*, p. 120.

83. *Ibid.*, p. 116, § 2.

84. *Historische Untersuchung über Rußlands ReichsGrundGesetze* (Gotha 1777), p. 6 et 13.

Schlözer et la chronique de Nestor : le travail d'érudition

En 1716, Pierre le Grand fait établir une copie du manuscrit, donné au prince Radziwill par la bibliothèque de Königsberg en 1688, du moine Nestor qui vécut de 1056 à 1116⁸⁵. En 1732, Müller en publie un extrait en allemand, en l'attribuant non à Nestor mais au moine Théodose⁸⁶. Müller s'est aperçu plus tard de son erreur, et Schlözer précise que c'est en raison d'une erreur de traduction qu'on a longtemps confondu Nestor avec Théodose⁸⁷. En 1767, Taubert et I. Barkow en ont publié des extraits, un travail que Schlözer qualifie d'« infâme »⁸⁸, puis Johann B. Scherer en a fourni une adaptation allemande publiée à Leipzig en 1774 : *Des heiligen Nestors [...] älteste Jahrbücher der russischen Geschichte*, qui se fonde également sur le manuscrit de Königsberg.

Schlözer a donné dès 1768 un aperçu de ce que pourrait être une traduction de Nestor (*Probe russischer Annalen*, 235 p.), mais ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que son travail aboutit avec la publication des cinq volumes de *Nestor. Russische Annalen* (1802-09). Il y compare les différentes versions du manuscrit avec un soin minutieux et tente des hypothèses très prudentes, analysant d'un point de vue critique les travaux historiographiques récents (Müller, Schmidt-Phiseldeck...), faisant des allusions aux annales chinoises et tirant parti des sources byzantines⁸⁹. Si Schlözer n'est pas le premier à travailler sur des sources en y accédant directement et en les soumettant à un examen critique (Tatichtchev et Müller le font déjà), c'est lui qui dans son édition de Nestor y recourt le plus systématiquement⁹⁰. Chez ses prédécesseurs, les sources sont souvent convoquées pour soutenir, corriger ou réfuter une hypothèse. Dans son *Nestor*, Schlözer n'écrit pas une seule phrase qui ne repose sur une confrontation de sources, et recherche toujours les raisons des faits : « Nous ne devons jamais rien croire sur l'autorité

85. Le lecteur francophone dispose désormais d'une traduction de la Chronique dite de Nestor : *Chronique de Nestor. Naissance des mondes russes*, trad. du vieux russe par Jean-Pierre Arrignon, « Anacharsis », Toulouse, 2008.

86. *Sammlung Russischer Geschichte, op. cit.*, t. I (1732), p. 1-26, p. 93-113, p. 171-195, p. 349-406.

87. *Allgemeine Nordische Geschichte, op. cit.*, p. 222.

88. « schändliches Stück », lettre à Stählin du 8 août 1767, reproduite in *Schlözer und Rußland, op. cit.*, p. 189.

89. A. A. Zimin, « Schlözer und die russische Chronistik », in : E. Winter, *op. cit.*, p. 134.

90. Cf. B. Scholz, *op. cit.*, p. 23.

d'un historien, quelque grand que soit son nom, nous ne devons que nous fonder sur les faits⁹¹ ». Le travail d'érudition qu'il a entrepris repose donc sur une méthodologie toute différente de celle qu'il pratique lui-même dans ses autres ouvrages, ses histoires universelles ou ses travaux plus généralistes sur l'Europe du Nord. Un de ses mérites est d'avoir formulé clairement, aidé en cela de ses connaissances philologiques, les enjeux épistémologiques de l'édition critique de Nestor, dans ses dimensions philologiques, bibliographiques et historiques : établissement du texte et explicitation, éventuellement en croisant les sources. Son travail constitue également une étape importante de la préhistoire de la paléographie (il fait des remarques, certes brèves, sur le papier, les écritures, etc.) ; Schlözer a ouvert des voies dans lesquelles ses successeurs, parfois ses propres disciples, le dépassent, et il n'est pas étonnant qu'il soit demeuré longtemps une référence en raison de sa méthodologie. Toutefois, ses analyses sont aujourd'hui dépassées. En premier lieu, sa recherche repose sur une erreur fondamentale : pensant, en homme de son temps, que tout texte a un auteur unique, il cherche le « vrai Nestor », ou le « Nestor originel », sans douter que le texte qu'il établit en comparant 21 manuscrits soit l'œuvre d'un seul homme, déformé ultérieurement par des copistes, ni penser un instant qu'il pourrait s'agir d'un texte composite dû à plusieurs écrivains : « Nos savants exégètes théologiens recherchent l'Évangile primitif ; nous, les historiens de la Russie, recherchons le Nestor primitif⁹² ». Nous savons aujourd'hui que Nestor fut précédé de plusieurs générations de chroniqueurs, mais Schlözer, qui n'avait pas connaissance des *vitae* de Boris et de Théodose, n'avait alors aucune raison de douter de la validité de son hypothèse de départ⁹³. On notera que c'est exactement au même moment que le philologue Friedrich August Wolf, reprenant une idée formulée par l'abbé d'Aubignac (*Conjectures académiques*, 1664, 1^e édition en 1715), formule dans *Prolegomena ad Homerum* (1795) l'idée qu'Homère pourrait n'avoir pas existé.

Le second point sur lequel le travail de Schlözer a vieilli est en relation avec son adhésion à la thèse normande. Très tôt soumise à la critique des patriotes russes, des panslavistes puis des savants

91. « Nichts dürfen wir glauben auf die Autorität eines Historikers, wie groß sein Name auch sein mag, sondern nur auf Gründe », *Nestor*, t. I, p. 34.

92. « Unsere gelehrten kritischen Theologen suchen das Urevangelium ; wir russische Geschichtsforscher suchen den Urnestor », *Nestor*, t. IV, p. XI.

93. Ludolf Müller, « Schlözer und die Nestor-Chronik », in E. Winter, *Lomonosov, Schlözer Pallas...*, *op. cit.*, p. 138-149.

soviétiques pour des raisons idéologiques, elle manifeste d'abord que Schlözer ne disposait pas encore des sources arabes qui permettraient plus tard de la corriger⁹⁴. Il ne pouvait s'affranchir des savoirs et ignorances de son temps⁹⁵, sauf à donner dans un « hyperpyrrhonisme » comme Büsching qui émet un doute quasi intuitif sur la crédibilité de Nestor et sur la véracité même de l'épisode avec Rurik⁹⁶. De surcroît, s'il opte pour la « thèse normande », c'est avant tout parce qu'il prend Nestor à la lettre. Néanmoins, ce choix l'a très vite discrédité, bien qu'il la formule avec beaucoup de circonspection, et que bien des arguments qu'il avance auraient pu flatter l'orgueil national. S'il déplore que Nestor, comme tous les chroniqueurs de son temps, ne s'intéresse qu'aux « prodiges et aux signes du destin, aux guerres et aux histoires de meurtres⁹⁷ », il souligne les qualités de sa chronique, bien plus complète que celles des Allemands et dépourvue des défauts des chroniques islandaises, hongroises ou polonaises, à la fois plus tardives et entachées de « fables, de naïvetés et de balivernes⁹⁸ ». De plus, il voit dans l'existence même de cette chronique l'indice du haut degré de développement de la civilisation russe au XI^e siècle qui la place parmi les toutes premières en Europe du Nord et du Sud⁹⁹ et souligne l'intensité de la circulation culturelle dans l'espace entre Kiev et Constantinople de 988 à l'époque de Nestor¹⁰⁰. La Russie est intégrée à l'espace byzantin (on verra même, dit-il, des princes-

94. Cf. Antonia Bernard, « August Ludwig von Schlözer. Un médiateur pour l'historiographie de la Russie », in : Katia Dmitrieva et Michel Espagne (dir.), *Philologiques IV...*, *op. cit.*, p. 48.

95. Stefan Wolle, « August Ludwig Schlözers Nestor-Edition (1802-1809) im geistigen und politischen Umfeld des beginnenden 19. Jahrhunderts », in : *Jahrbuch für Geschichte der sozialistischen Länder Europas* [A. L. Schlözer et son édition de Nestor dans le contexte intellectuel et politique du début du XIX^e siècle], t. 25 (1982/2), p. 139-153.

96. Büsching, *Géographie universelle*, traduite de l'Allemand sur la 7^e édition, avec des Augmentations & Corrections, qui ne se trouvent pas dans l'Original, t. 2,1 : *Description de l'Empire de Russie*, Strasbourg 1783, p. 67.

97. « Wunder und Zeichen, Kriege und Mordgeschichten », *Nestor*, t. I, p. 15.

98. « Possen und mutwilligen Erdichtungen », t. I, p. 29.

99. « Die russische Nation, die sich seit dem J. 1000 auf eine Höhe von Cultur erhoben hatte, auf der damals wol wenige andre in Süd-und NordEuropa standen, hatte das Unglück, bald wieder zu sinken », *ibid.*, t. I, p. 20. Déjà dans *Probe russischer Annalen*, p. 165.

100. *Nestor*, t. I, p. 11.

ses de Kiev sur le trône de France¹⁰¹), et si son importance n'est pas toujours reconnue, ce serait avant tout en raison de l'ignorance ou du dédain dans lequel le monde byzantin est tenu¹⁰². De même que la cause de cet essor tient à la circulation des hommes et des idées, les causes de son déclin sont, comme en Occident, les luttes féodales, et Schlözer effectue une comparaison explicite avec l'Allemagne : « Le droit du plus fort, qui maintint l'Allemagne si longtemps dans la barbarie, fit irruption aussi en Russie¹⁰³ ». Les incursions tatars accrurent ensuite les effets néfastes des luttes féodales. Durant la période mongole, de 1224 à 1462, toute communication avec la Grèce fut interrompue¹⁰⁴.

Schlözer applique ici à la Russie sa vision très négative du Moyen Âge, qu'il partage avec les historiens luthériens et avec le politologue Achenwall, lequel insiste sur les dissensions internes après la fondation de la monarchie au IX^e siècle¹⁰⁵, conforme aussi à la conception de la féodalité commune à Dubos, Boulainvilliers, Montesquieu et Voltaire (*Essai sur les Mœurs*). Certains des termes employés par Schlözer prêtent toutefois au contresens et fournissent des arguments à ses adversaires. Décrire les Russes comme des « peuplades à moitié sauvages¹⁰⁶ » n'a rien de dépréciatif sous sa plume. Comme chez ses contemporains historiens ou représentants de la future anthropologie historique (Iselin, Meiners...), ces expressions signifient seulement que ces peuples ne connaissent pas d'organisation étatique fixe, qu'ils forment des regroupements fluctuants, organisés selon un mode patriarcal : des nomades en Russie, des pirates en Suède. La préhistoire du Nord, dont nous n'avons pas de trace, a dû certes s'apparenter à celle de la Sibérie ou de la Californie : des hommes isolés, de petites hordes réunies

101. Schlözer évoque ainsi le mariage d'Henri I^{er} avec Anne de Kiev en 1051.

102. *Nestor*, t. I, p. 31.

103. « Das FaustRecht, das Deutschland so lange in Barbarei erhalten hat, riß auch in Rußland ein », *Nestor*, t. I, p. 20-21.

104. *Ibid.*

105. Cette idée est récurrente chez Achenwall depuis *Abriß der neuesten Staatswissenschaft der vornehmsten Europäischen Reiche und Republicken* [Esquisse d'une nouvelle histoire politique des principaux États européens] (Göttingen 1749) et dans les rééditions successives de *Staatsverfassung der heutigen vornehmsten Europäischen Reiche und Völker* [Constitution des principaux États européens actuels] (Göttingen, 3^{ème} éd., 1756).

106. « Völkchen », « Natiönchen », « halbwild », *Nestor*, t. I, p. 35-36.

« sous l'autorité des anciens ou caciques, que les fabulistes, suivant l'usage grec, appellent rois et princes¹⁰⁷ » :

Voici comment Nestor, avec honnêteté, nous présente son pays avant Rurik, avant 860 : comme un désert, habité de peuplades isolées dont il donne tous les noms et détermine souvent avec précision l'endroit où elles sont établies ; qui ne sont donc plus nomades mais qui vivent dans des *gorody*, lesquelles ne sont pas des villes, mais des villages enclos¹⁰⁸.

Un des mérites de Nestor est ainsi de ne pas commettre l'anachronisme d'appeler « nations » des hordes, « peuples » des peuplades et « rois » des chefs de tribus : « Avant le IX^e siècle, Nestor ne connaît pas d'État¹⁰⁹ ». Et Schlözer se fonde sur Nestor pour critiquer expressément les sagas islandaises, qui « rêvent de grands États et de puissants rois, avant même la naissance du Christ¹¹⁰ ».

Pas plus que Bayer, il ne dit non plus que les Russes auraient « appelé » Rurik. L'hypothèse pour lui la plus crédible de trois frères venus « non point en ennemis, mais pour faire du commerce » explique qu'ils aient été bien accueillis par les autochtones. Ils auraient fondé trois villes et auraient « régné humainement¹¹¹ ». C'est plus tard seulement que leur gouvernement aurait dégénéré en tyrannie¹¹² et que les habitants de Novgorod se seraient soulevés contre Rurik. Et Schlözer conclut :

107. « unter Aeltesten oder Kaziken, die die Fabulanten, nach Altgriechischer Sitte, Könige und Fürsten nennen », *Nestor*, t. I, p. 34.

108. « So stellt der ehrliche Nestor uns sein Land vor Ruriken, vor dem J. 860, dar : als eine Wildnis, wo einzelne Natiönchen wonten, die er alle *en détail* nennt, deren WonSize er oft genau bestimmt ; welche wonten, nicht weidenten, d. i. nicht mer nomadisch lebten ; aber in *gorody* wonten, nicht in Städten, sondern in umzäunten Dörfern », *Nestor*, t. I, p. 35.

109. « Nestor kennt vor dem 9^{ten} Säc. nur Völker, nicht Staten ; nur Aelteste, nicht Könige oder Fürsten », *ibid.*

110. « Neuer Beweis gegen die jungen Isländischen Sagen, die in diesen stockfinstern Gegenden, von großen Staten und mächtigen Königen, wol gar schon vor Christi Geburt, träumen », *Nestor*, t. I, p. 34.

111. « menschlich regiren », *Nestor*, t. I, p. 198 *sq.*

112. *Ibid.*

C'est ainsi que commença l'État russe, la monarchie russe, comme l'immense majorité des États du monde : dans la violence et dans le sang¹¹³.

Schlözer conteste ainsi l'interprétation de Müller (« Rurik, appelé pour protéger un État libre, le mit dans les chaînes¹¹⁴ »), qui postule l'existence antérieure d'un État et qui, selon Schlözer, se fonde sur une seule source. Mais, pour le reste, il est proche de Müller qui, s'il suppose que Novgorod possédait déjà une forme de structure étatique avant l'arrivée de Rurik, précise bien qu'on ne saurait voir dans les Varègues « des conquérants » ni un peuple qui en aurait envahi un autre : ne sont venus que Rurik et ses deux frères, invités par les habitants de Novgorod et « entourés d'un nombre appréciable de serviteurs et d'hommes de guerre pour leur sécurité¹¹⁵ ».

Non seulement Schlözer n'en tire pas plus que Müller une idéalisation des Varègues, décrits plus loin comme « horde de pillards effrontés » dont le degré de civilisation ne devait guère dépasser celui que les Cosaques apportèrent aux Kamtchadales¹¹⁶, mais loin de suggérer une soumission des Russes, incapables de s'organiser seuls, aux Varègues dont la culture politique serait supérieure, il formule au contraire l'idée d'une sorte d'alliance par laquelle Russes et Varègues auraient construit ensemble un État et une civilisation. La spécificité de la fondation de l'État russe est dans le caractère librement choisi de cette alliance de deux peuples, alors que le cas le plus fréquent est la conquête d'un peuple par un autre¹¹⁷ :

La plupart des grands États du monde sont nés de la conquête ou de la contrainte. Il en va tout autrement de l'État russe ! 5 peuples, ou plutôt peuplades, dispersées sur un vaste espace et différentes

113. « So fing also das russische Reich, die russische Monarchie, so wie bei weitem die allermeisten Reiche der Welt, durch Gewalt und Blutvergießen an », *Nestor*, t. I, p. 202.

114. « So legte Rurik einem freien State die Fesseln an. Er war zum Beschützer der Freiheit gerufen, und er war es, der sie unterdrückte », cité par Schlözer.

115. *Sammlung Rußischer Geschichte*, t. V, p. 391, cf. *supra* passage cité.

116. « verwegnen Schwarms von Räubern » ; « die Cultur, die die Normänner in diese Wüsten gebracht hatten, war wol nicht viel bedeutender, als diejenige, die vor 120 Jaren europäische Kosaken den Kamtschadalen zufürten », *Nestor*, t. III, p. 27.

117. Cf. sur ce point H. Hecker, art. cit., p. 206 et L. Müller, art. cit., p. 145-146.

même par la langue, chacune librement, certes poussées par la nécessité et par le danger, mais sans qu'aucun Nemrod ne les y contraigne, concluent un pacte et se choisissent, après accord de tous, des chefs dans un 6^e peuple¹¹⁸.

Quatre de ces cinq peuples (les Tchoudes, les Mères, les Krivitchi et les Vés) furent, au cours des siècles, « comme absorbés par le cinquième », c'est-à-dire les Slaves¹¹⁹. S'ajouta ensuite un sixième peuple, les Varègues, qui achevèrent la construction de cet État. Et Schlözer conclut : « Ce sont les six peuplades immortelles à qui revient le titre honorifique, employé par Nestor, de "libres fondateurs de l'État russe"¹²⁰ ».

La conception développée par Schlözer n'est donc nullement l'expression d'une germanophilie romantique comme on l'a souvent cru, mais bien plutôt d'un « patriotisme russe¹²¹ » qui rapproche cette fondation par les Russes et les Varègues d'une fondation idéale¹²². Plus précisément, cette fondation s'apparente à l'idée même de contrat conclu entre un peuple libre et ses gouvernants. Quand il souligne que ces peuples se regroupèrent « librement » mais également « poussés par le besoin et les dangers », il reprend les perspectives communes à ceux qui ne croient pas en la sociabilité naturelle. Et en se demandant non point tant qui a fondé l'État russe mais bien plutôt comment il s'est constitué, Schlözer évite le « faux problème » relevé aujourd'hui par des historiens de la Russie¹²³. On peut se demander si, outre les raisons toujours citées, la cause principale du malentendu entre Schlözer et les slavophiles ne

118. « Die meisten großen Staaten der Welt sind durch Eroberung oder Zwang entstanden. Nicht so der russische Staat! 5 Völker, oder vielmehr Völkchen, zerstreut auf einem weiten ErdRaum, und sogar in Sprache von einander verschieden, treten, jedes freiwillig, zwar durch Not und Gefar geweckt, aber doch durch keinen Nimrod gezwungen, in einen Bund zusammen, und wälen sich, nach gemeinschaftlicher Uebereinkunft, Ober-Häupter aus einem 6. Volke », *Nestor*, t. III, p. 14.

119. *Nestor*, t. III, p. 17-21.

120. « Dies sind die 6 unsterblichen Völkerschafften, denen der EhrName, 'freie Stüffter des russischen Stats', gebürt », *Nestor*, t. III, p. 19.

121. C'est l'expression que lui-même emploie dans son mémoire à Taubert, in : *Schlözer und Rußland*, *op. cit.*, p. 190-191.

122. Cf. Ludolf Müller, « Schlözer und die Nestor-Chronik », *art. cit.*, p. 145-146.

123. Jean Blankoff, « Un faux problème : les théories normanistes et antinormanistes sur les origines de l'État kiévien », in : *Revue des pays de l'Est*, 1984/1, p. 31-49.

tient pas au fait qu'en formulant au début du XIX^e siècle une hypothèse qui voit dans la fondation de l'État russe une illustration historiquement quasi attestée d'un pacte social, il n'est pas en parfait décalage avec les enjeux théoriques politiques de son temps : la question du contrat social et du passage de l'état de nature à l'état de société, qui occupe encore beaucoup les esprits dans les décennies précédant la Révolution française, a cédé la place à une interrogation sur la formation des États-nations¹²⁴. La modernité de Schlözer est ailleurs : il ne quitte pas le domaine de l'empiricité et ne présente pas explicitement la fondation qu'il décrit comme une illustration de la thèse du pacte social, une expression qu'il semble se garder d'utiliser.

En invitant les Russes à « ne plus rêver d'un vieil et grand État de Russie du Nord à Novgorod¹²⁵ » avant l'arrivée des Varègues, il ne peut que heurter les sensibilités politiques nouvelles. Et pourtant, sur ce point aussi, Schlözer formule une thèse des plus nuancées. Pour déterminer la taille de l'État sur lequel régna Rurik, il dit ne voir qu'un moyen sûr : relever les noms de lieux mentionnés avant l'arrivée de Rurik ; on peut ainsi déterminer un espace s'étendant sur quelque 400 verstes à l'Ouest et environ 800 à l'Est autour de Novgorod. Et Schlözer de commenter :

Regarde le berceau de ton grand et vieil empire solide, Alexandre russe! Comme tout ce qui est grand dans la nature, il a commencé petit. Mais l'Émathie était encore plus petite, ce qui n'empêcha pas Alexandre de Macédoine d'en faire avec le temps un empire, certes éphémère. Et Rome fut encore plus petite en ses débuts¹²⁶.

L'argument est double : il vise d'une part à invalider les rêves de grandeur initiale, tout comme Schlözer ne manque jamais une occasion de combattre les glorieuses généalogies imaginaires remontant à Énée ou à Noé ; mais en comparant explicitement les

124. La réception du *Contrat social* est désormais en relation avec des questions de droit constitutionnel et non plus avec celui des origines de la société civile comme dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*.

125. « Träume niemand mer mit Chilk. Sczerb. Boltin, von einem großen alten NordRussischen Reiche in Nowgorod, und von einem noch weit älteren SüdRussischen Reiche in Kiev », *Nestor*, t. III p. 23.

126. « Siehe da, die Wiege Deines alten großen festen Reichs, russischer Alexander ! es hat, wie alles Große in der Natur, klein angefangen. Doch kleiner war Emathia, woraus im Laufe der Zeiten der Makedonische Alexander ein (freilich nur efemeres) Reich schuf. Und noch kleiner fing Rom an », *Nestor*, t. III, p. 24.

débuts de l'État russe aux débuts de l'Empire d'Alexandre et de l'Empire romain, en soulignant que ce dernier fut en ses débuts plus petit encore que Novgorod et que celui d'Alexandre fut immense mais éphémère, il montre aussi que s'applique à la Russie une loi générale de l'histoire, un *analogon historiae*, dans le cadre d'un *analogon naturae*, la loi de la croissance et du déclin. Par ces comparaisons, il intègre l'empire russe dans l'histoire universelle. L'enjeu n'est pas sans importance : Schlözer fait partie de ceux qui, dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, cherchèrent à donner un sens nouveau à la vieille théorie des quatre monarchies, comprises comme des sortes de fédérations d'États sous l'influence d'une puissance dominante. Dans un passage de son commentaire de Nestor, il combine la perspective herdérienne de la cyclicité des civilisations avec la théorie des climats. Partant de la constatation que les hommes du Sud développent une civilisation plus précocement, il insiste comme Montesquieu sur le fait que les hommes du Nord, retardés dans leur développement par le climat, sont contraints à une persévérance et une ténacité qui les conduit finalement à un degré de développement supérieur¹²⁷. Appliquée à l'histoire européenne des deux derniers millénaires, cette perspective lui permet de distinguer trois grands « empires » destinés par la Providence à devenir les « pépinières de la civilisation européenne¹²⁸ ». Le premier de ces empires est celui de Rome. Puis vinrent les Francs, qui sortirent de leur sommeil¹²⁹ des populations qu'on dirait aujourd'hui néolithiques, ayant « reçu du destin la mission de répandre les premières graines de la civilisation dans le Nord-Ouest¹³⁰ ».

À ce moment-là, les espaces du Nord-Est, climatiquement inhospitaliers, demeureraient encore fort peu densément peuplés, de

127. « Und doch hat der Nordische Mensch einen höheren Beruf, ein ausgebildeter Mensch zu werden, als jeder andere. Die Vervollkommnung hat keine Grenzen, sie soll unaufhaltbar fortgehen ; dazu gehört Anstrengung und Beharrlichkeit, an die den Nordischen Menschen sein Klima gewönt. Der Südliche hingegen läßt früh nach, schmilzt, und artet aus », *Nestor*, t. III, p. 25.

128. « die Vorsehung [...] lies 3 mächtige Reiche entstehen, die in kürzerer oder längerer Zeit Baum- und PflanzSchulen für Europa's Cultur wurden », t. III, p. 25.

129. T. III, p. 25.

130. « Die Deutschen, vorzüglich Franken seit dem 5ten Säk., hatten vom Schicksal den Auftrag, in der großen NordWestlichen Welt, den ersten Samen der Cultur auszustreuen », t. III, p. 26.

sorte que l'absence de besoins dispensait les hommes de s'organiser. Ces hommes donnent l'image d'un peuple à l'état de nature, et Schlözer suggère ici par quelques phrases en français combinant des passages de l'*Émile* et du *Discours sur l'origine de l'inégalité* qu'il pense à Rousseau : « L'homme heureux ne médite guère, il n'y a que celui qui souffre qui médite ». Ces hommes heureux qui n'avaient pas besoin de méditer pour survivre auraient continué de vivre ainsi si « une horde de pillards effrontés n'avait pas pénétré dans leurs paisibles demeures¹³¹ », les obligeant à rechercher les moyens de s'opposer à cette pression : ils durent alors se regrouper, rompant ainsi avec « leur indépendance antérieure et leur individualisme démocratique¹³² ». Afin qu'ils se dotent de la cohésion nécessaire pour résister, le chef élu des communautés (que Schlözer identifie au *starsina*) dut resserrer les liens, si bien que « l'ordre démocratique évolua en vraie monarchie¹³³ ». Après le pacte social, l'exemple russe illustre la manière dont la démocratie se corrompt. En insistant sur le faible degré de développement probable de la civilisation des Varègues¹³⁴, Schlözer dissocie le guerrier du civilisateur, et surtout impute l'essor que va bientôt connaître la civilisation de Novgorod au choc produit par l'invasion normande, choc qui oblige les populations à s'organiser, et non à un significatif surcroît de civilisation apporté par les Normands.

On notera la prudence de Schlözer à tous les niveaux de l'argumentation, y compris quand il évoque la succession des trois empires : il ne fait pas sienne l'hypothèse, formulée par Pierre le Grand et reprise par Herder¹³⁵, selon laquelle le monde slave pourrait relayer l'Occident comme porteur de la civilisation.

Pour l'essentiel, les hypothèses de Schlözer (qui présentent parfois des contradictions) ne sont pas incompatibles avec les versions de ses prédécesseurs, mais l'interprétation de certains détails est, nous l'avons vu, différente. Toutefois, la différence essentielle porte sur la description de l'état de « nature » dans l'espace novgorodien avant l'arrivée de Rurik : alors que Müller passait sous

131. *Nestor*, t. III, p. 27.

132. « in ihrer vorigen Unabhängigkeit und demokratischen Einzelheit », t. III, p. 27.

133. « der gewälte LandAmman (starszina) [ward] veranlaßt, das Band fester anzuziehen ; die demokratische Verfassung ging in reine Monarchie über », t. III, p. 27.

134. *Nestor*, t. III, p. 27.

135. Cf. *supra* note 6.

silence les luttes entre les tribus mentionnées par l'histoire universelle anglaise qui reprenait les perspectives d'un état de guerre de tous contre tous déjà évoqué par Petreius, Schlözer suppose au contraire une paix que seules les attaques extérieures parvinrent à ruiner. Dans la période suivante il discerne l'établissement d'un désordre permanent correspondant à ce qu'est à ses yeux l'ordre féodal.

Malgré le caractère mesuré de sa thèse, Schlözer rencontra immédiatement des critiques : on ne vit pas la dimension de patriotisme russophile qui sous-tend ses analyses, pas plus que la volonté de comprendre l'histoire des origines de la nation russe par rapport aux thèses de son temps sur les origines de la société civile et la formation des États dans une perspective prompte à reconnaître des analogies entre des civilisations ou des époques éloignées. On négligea aussi qu'il soulignait que des concepts tels que « rois », « États », « peuples », voire « nations » étaient impropres à rendre compte des sociétés du premier millénaire, surtout dans l'Europe du Nord, tout comme elles ne s'appliquent pas non plus sans précautions aux États de l'Antiquité. On ne vit finalement dans ses analyses que l'expression d'un refus de reconnaître l'autonomie culturelle de la Russie. Peut-être ses thèses furent-elles aussi en partie victimes, comme le pense E. Winter, de la susceptibilité particulière, liée au souvenir de Biron, envers toute influence étrangère dans les domaines politiques et culturels¹³⁶.

Schlözer, en homme des Lumières, n'a ni de considérations patriotiques ni guère de souci des implications idéologiques de ses recherches sur l'histoire des origines : seule lui importe sa contribution à l'élaboration d'une vérité historique. Même si on retient avant tout le passage de son Nestor, partiellement contradictoire avec d'autres, où il affirme que ce sont des Suédois, et non des Finnois ou des Prusses, qui sont les fondateurs de l'État russe¹³⁷, rien ne préfigure dans ses analyses l'arrogance, aussi anti-scientifique que purement idéologique, d'un Gobineau :

Ils [les Normands] se familiarisèrent si bien avec les contrées russes, ils y donnèrent une si haute idée de leur intelligence et de leur courage, que les Slaves de ce pays, faisant l'aveu officiel de leur

136. *Schlözer und Rußland, op. cit.*, p. 8.

137. *Nestor*, t. I, p. 194.

impuissance et de leur infériorité, implorèrent presque unanimement leur joug. [...] Sans eux la Russie n'eût jamais existé¹³⁸.

L'insistance mise par Schlözer à souligner le degré exceptionnel de développement de la civilisation, entre Kiev et Byzance, à la fin du premier millénaire, contredit cette conception qui donne une épaisseur quasi ontologique à une faiblesse qui chez Schlözer est tout au plus circonstancielle. Les analyses de l'épisode varègue par Schlözer reposent sur deux idées connotant des régularités dans lesquelles les historiens allemands des Lumières discernent deux véritables lois de l'histoire.

La première est que les luttes intestines affaiblissent les États et dégradent des civilisations qui peuvent retomber alors dans la barbarie¹³⁹. Inversement, les efforts tendant vers l'union sont toujours générateurs de civilisation : lors de la période suivante, « les habitants de Novgorod et leurs voisins tchoudes » s'unirent, certes contre leur gré, pour fonder une monarchie ; puis, vers l'an mil, toujours contre leur gré, ils se convertirent au christianisme¹⁴⁰. Il en résulta la civilisation dans laquelle vécut Nestor, avant que de nouvelles luttes féodales facilitent l'intrusion des Tatares.

En second lieu, s'il existe une supériorité passagère des Varègues, celle-ci doit être rapportée à l'idée, récurrente chez les historiens allemands des Lumières, selon laquelle toutes les formes de « circulation », y compris les guerres, induisent des enrichissements culturels. Ceci vaut pour les expéditions entreprises à partir du dernier quart du VIII^e siècle par les Normands du Jutland « poussés par la faim » qui provoquèrent des dévastations en Occident, mais permirent aussi un élargissement de leur horizon intellectuel¹⁴¹.

L'intérêt des historiens de Göttingen, qu'illustrerait Schlözer, pour l'histoire des origines tient-il vraiment, comme on a pu le

138. Joseph Arthur Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1854), t. II, p. 451 de la 5^e édition.

139. *Nestor*, t. I, p. 11-21.

140. *Nestor*, t. I, p. 35.

141. « Im letzten Viertel des 8^{ten} Säc. trieb der Hunger, und bald darauf die Rachsucht gegen die Franken, die Normänner auf Jütland in die NordSee und in den Süden herab : ihre Einfälle glückten ihnen (...). Dieses auf Reisen gehen muß ihnen, bei aller ihrer Wildheit, eben so wie in der Folge andern Europäern die KreuzZüge, den Geist erweitert, und eine Menge neuer Ideen beigebracht haben », *Nestor*, t. I, p. 36.

dire¹⁴², à un postulat qui verrait dans les débuts d'un État et donc dans l'origine d'un peuple une matrice susceptible de prédéterminer une organisation sociale et une législation ? Outre que Schlözer insiste bien au contraire à plusieurs reprises sur le rôle des circonstances (« L'homme n'est rien par nature et peut tout devenir par les circonstances¹⁴³ »), soulignant ainsi que l'activité humaine est capable de contrer les déterminismes, cet intérêt semblerait plutôt résulter d'un intérêt composite dont l'enjeu principal est la réflexion sur la formation des sociétés civiles, sur le passage de l'état de nature à l'état de société, dans la tradition jusnaturaliste. S'ajoute peut-être aussi une habitude du raisonnement spéculatif¹⁴⁴, commun aux théoriciens du droit naturel et aux commentateurs de l'Ancien Testament dont s'inspirent les historiens de Göttingen quand dans d'autres ouvrages ils tentent de décoder avec les méthodes de la philologie les informations historiques incluses dans la Genèse. S'ajoute aussi une dimension circonstancielle : au moment où Schlözer arrive en Russie, ce sont les origines qui sont largement le champ d'exploration des savants, de Tatichtchev à Müller. Mais cet intérêt est probablement aussi la transposition, dans le cas des États modernes, d'une perspective d'antiquisant et de philologue qui constitue le fond de la formation de ces savants. Pour Schlözer, historien philologue qui se dit élève de Gesner et de Michaelis, la chronique de Nestor couvre une sorte d'antiquité moderne.

Schlözer et la diffusion des savoirs

Son austère édition de la chronique de Nestor, Schlözer dit avoir souhaité l'écrire « avec la rigueur érudite de Mascow, le bon goût de Robertson, l'impartialité de Giannoni et la grâce de Vol-

142. Peter Hofmann & Gabriela Lehmann-Carli, « Les échos allemands de l'*Histoire de Pierre le Grand* par Voltaire », art. cit., p. 65.

143. « Der Mensch ist von Natur nichts, und kann durch Conjuncturen alles werden », *Vorstellung seiner Universalhistorie* [Présentation de son histoire universelle] t. I, 1775², p. 223.

144. A l'inverse, la traduction française de l'histoire universelle anglaise dit abandonner « à d'opiniâtres dissertateurs l'inutile recherche de l'origine » du peuple russe, *Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent*, t. 42 (1780), p. 208.

taire¹⁴⁵ ». S'il dénonce parfois les « romans » de Voltaire historien¹⁴⁶, il est en effet soucieux lui aussi de diffuser le savoir historique hors des cercles érudits. C'est pour cette raison qu'il n'hésite pas à plaider pour qu'on traduise les sources russes en latin en vue de les rendre accessibles à de plus nombreux savants et d'induire un enrichissement général des savoirs sur la Russie. Cette attente est critiquée par un compte rendu de *Probe russischer Annalen*¹⁴⁷, qui souligne non sans raison que la russologie ne peut pas plus se passer de la maîtrise d'une de ses principales langues-sources que les autres rameaux de l'orientalistique. Le fait que Schlözer formule cette espérance étonnante pour un savant qui se définit comme philologue et qui maîtrise lui-même parfaitement le russe prouve qu'il entend assurer la diffusion des savoirs en jouant sur plusieurs tableaux. Ailleurs, il souligne à quel point il est conscient de la diversité des niveaux d'écriture de l'histoire¹⁴⁸, différences entre les objets (monographies érudites ou synthèses) et les objectifs de diffusions (spécialistes ou dilettantes éclairés).

S'il propose de passer par des traductions, c'est que l'urgence, qu'il énonce en 1767 dans la préface de *Das neueränderte Rußland*, est de s'opposer à la diffusion des contre-vérités dont les ouvrages occidentaux relatifs à la Russie fourmillent¹⁴⁹, donc de pallier le manque de sources assurées. Parallèlement, Schlözer, en faisant des comptes rendus, cherche à faire connaître en Allemagne les travaux des savants russes et à leur procurer une reconnaissance scientifique étrangère, tout en profitant de l'occasion pour montrer à quel point il est lui-même reconnu et auréolé de prestige en Russie.

Dans son *Allgemeine Nordische Geschichte*, il compile des travaux d'historiens allemands et scandinaves¹⁵⁰ dont il assure ainsi la

145. « mit Mascous Gründlichkeit, Robertsons Geschmack, Giannonis Unbefangenheit, und Voltaires Anmuth » (dédicace, non paginée, au tsar Alexandre I^{er}).

146. *Vorstellung seiner Universal-Historie* [Présentation de son histoire universelle], Göttingen, t. I, rééd. de 1775, p. 221.

147. *Allgemeine Deutsche Bibliothek*, t. 10/2 (1769), p. 45-66. Ici p. 58.

148. *Von der Art die Geschichte zu schreiben, oder Über die historische Kunst* [De la manière d'écrire l'histoire], Strasbourg, 1784, p. 1-24.

149. Préface de *Neuerändertes Rußland*, cité par H. Hecker, art. cit., p. 204.

150. *Allgemeine Nordische Geschichte*. Aus den neuesten und besten Nordischen Schriftstellern und nach eigenen Untersuchungen beschrieben, und als eine Geographische und Historische Einleitung zur richtigern Kenntniß aller Skandinavischen, Finnischen, Slavischen, Lettischen, und Sibirischen Völker, besonders in alten und mittleren Zeiten, herausgegeben von August Ludwig

diffusion, tout comme il s'efforcera bientôt de former de jeunes historiens russes¹⁵¹, mais il entre aussi un apport personnel de Schlözer dans la perspective générale de l'ouvrage. Soulignant l'étrangeté de l'usage tout conventionnel consistant à regrouper sous l'appellation de « nordische Geschichte » (d'histoire du Nord) des peuples fort divers (scandinaves, slaves et baltes), il note que l'important n'est pas de définir un périmètre incontesté des peuples du Nord, mais de montrer « les connexions entre leurs histoires¹⁵² ». Cette perspective, omniprésente dans sa production scientifique et issue chez lui, tout comme chez son rival Gatterer, de l'application à l'histoire universelle de l'idée leibnizienne de *nexus rerum universalis*, constitue aussi le mérite de sa *Geschichte von Littauen*, rédigée en 1776, et publiée en 1785 dans un volume comprenant aussi la *Geschichte von Liefland, Esthland, Kurland und Semgallen* de Ludwig Albrecht Gebhardi¹⁵³ : Schlözer souligne dans son introduction à quel point l'histoire des peuples du Nord constitue, dès le IX^e siècle, mais surtout à partir du XIII^e, un tissu d'histoires interférentes¹⁵⁴ et parvient effectivement à montrer l'articulation des histoires russe et lituanienne ainsi que l'intrication des histoires polonaise et lituanienne à partir de 1385-86, sans pour autant gommer les spécificités « nationales ».

Schmidt-Phiseldeck, érudit et diffuseur

Totalement négligé par la recherche¹⁵⁵, Christoph von Schmidt-Phiseldeck (1740-1801) est tout comme Schlözer, certes à un

Schlözer, Halle, bey Johann Justinius Gebauer, 1771, 636 p. (dont une quinzaine d'index). Il s'agit du t. 31 de la *Fortsetzung der Allgemeinen Welthistorie* [Continuation de l'histoire universelle anglaise].

151. E. Winter, *op. cit.*, p. 11.

152. « die innere Verbindung ihrer Geschichte », p. 210-213.

153. [Histoire de Lituanie, de Livonie, d'Estonie, de Courlande et de Semgallen]. Cet ouvrage constitue le 50^e volume de l'adaptation allemande de l'*Universal History* anglaise (*Fortsetzung der Allgemeinen Welthistorie*).

154. Préface, où il dit avoir voulu écrire « die gesammte nordische Geschichte kritisch und harmonisch » (p. 7) : « Seit dem 9ten, und noch mehr seit dem 13ten Säculo, kam der ganze Norden in Zusammenhang und Verbindung, die Völker handelten mit einander, kriegten mit einander [...] ihre Fürsten verschwägerten sich mit einander » (p. 7).

155. Helmut Neubauer lui consacre quelques paragraphes dans : « A. L. Schlözer und die Geschichte Osteuropas », in : *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, NF 18 (1970), p. 221. Cf. aussi H. Hecker, « Rußland und die deutsche Historiographie », art. cit., p. 195-196.

niveau plus modeste, à la fois un chercheur de « première main » et un diffuseur. Ce professeur de droit public et d'histoire au Collegium Carolinum de Brunswick, second archiviste (en 1779), puis premier archiviste à Wolfenbüttel à partir de 1796, a fait des études de droit, d'histoire, de philosophie et de langues à Göttingen. Il est de 1759 à 1762 précepteur chez le comte Münnich à Moscou, puis à Vologda. C'est là qu'il entre en contact avec l'histoire russe, à laquelle il ne cessera plus de s'intéresser. Il fait donc partie avec Schlözer, Büsching et August Wilhelm Hupel (*Von den Kosaken*, 1790) des savants allemands qui se sont rendus en Russie, à l'inverse de ceux qui, comme Matthias Christian Sprengel (traducteur de récits de voyages), écrivent sans accès direct à la langue, et donc sans possibilité de confronter les sources latines aux sources en langue russe.

On doit à Schmidt-Phiseldeck des *Briefe über Rußland*¹⁵⁶, *Beiträge zur Kenntniß der Staatsverfassung von Rußland*¹⁵⁷, puis *Versuch einer neuen Einleitung in die Russische Geschichte. Nach bewährten Schriftstellern*, paru à Riga chez le libraire Johann Friedrich Hartknoch¹⁵⁸, qui trouva un prolongement dans les *Materialien zur russischen Geschichte*, qui sont un travail de première main¹⁵⁹.

Si ses autres travaux ne reposent pas sur des recherches personnelles, du moins y publie-t-il des documents originaux, et il se montre très informé de l'état le plus récent de la recherche. Ses travaux offrent à l'homme cultivé de son temps une information sérieuse sur la Russie, sans être de l'érudition spécialisée – une intention clairement exprimée dans la préface de *Versuch einer neuen Einleitung in die Russische Geschichte* où il justifie son projet par l'importance acquise par la Russie dans le concert européen¹⁶⁰.

Cet ouvrage commence comme il se doit par une bibliographie commentée, qui mentionne Treuer, Müller, Hörschelmann, mais aussi la traduction allemande de l'« histoire universelle anglaise », dont il souligne les qualités. Il signale qu'il ne suit pas toujours la

156. [Lettres sur la Russie], Erste und zwote Sammlung, Braunschweig, 1770.

157. [Contributions à la connaissance de la constitution russe], Riga, 1772.

158. [Essai d'introduction nouvelle à l'histoire russe], 1^e partie, 1773, 384 p. ; 2^e partie, 1^e section, 1774, 361 p.

159. [Matériaux pour l'histoire de la Russie], 3 volumes, Riga – Francfort – Leipzig, 1777-1788. Cf. Helmut Neubauer, art cit, p. 221.

160. « da Rußland eine so große Figur macht » (t. I, p. VI).

Sammlung de Müller et vante les mérites de Lomonosov et de Schlözer, regrettant seulement que leurs travaux ne couvrent qu'une faible partie de l'histoire russe, celle de « neuf grands princes » pour Lomonosov, l'histoire antérieure au XII^e siècle pour Schlözer. Ces remarques laissent entrevoir que le *Versuch* repose sur un travail critique réel. A plusieurs reprises, il examine les thèses de grands spécialistes et indique clairement vers quelle hypothèse il penche. Toutefois, il ne vise pas à écrire pour des spécialistes d'histoire russe : son étude s'adresse plutôt à des dilettantes éclairés, nombreux à s'intéresser à un pays dont l'importance internationale a fortement augmenté. L'objet de son livre est donc clairement posé : il propose un ouvrage scientifique traitant l'ensemble de l'histoire russe pour des lecteurs sensibles aux enjeux intellectuels et politiques de leur temps.

À l'inverse du chapitre sur la Russie de Pufendorf, trop rapide sur les temps reculés, l'ouvrage de Schmidt-Phiseldeck est équilibré, mieux que l'histoire universelle anglaise qui est la synthèse la plus récente, malgré des longueurs dans la partie consacrée à la guerre russo-suédoise des deux premières décennies du XVIII^e siècle : le premier tome porte tout entier sur la période antérieure à l'élection du premier Romanov, le second sur la période allant de 1613 à la mort de Pierre le Grand en 1725. La seconde partie du tome II, qui devait traiter des années postérieures à 1724, ne parut jamais.

Schmidt-Phiseldeck suit l'ordre de présentation habituel à son époque en Allemagne et en Angleterre : après quelques brefs détails de géographie physique, il est plus précis sur la géographie économique (fertilité des sols, mines, faune et flore) et humaine (avec les principales qualités et défauts des habitants), ainsi que sur la structure politico-administrative et la structure sociale en proposant en particulier une typologie de la noblesse. Il adopte ensuite un plan chronologique, avec quelques détails de civilisation, parfois plaisants, tirés peut-être parfois de récits de voyages, quand il mentionne par exemple, ce qui est alors un lieu commun, que beaucoup de Russes sont très jolies, mais qu'elles se maquillent trop¹⁶¹... Parfois, comme en écho des réflexions d'un Gatterer sur « l'ordre du discours historique » (c'est-à-dire sur la manière d'articuler synchronie et diachronie ou d'intercaler des sujets particuliers dans

161. *Versuch*, t. I, p. 25. Sur ce lieu commun des récits de voyage, voir par exemple Margeret, Carlisle, La Neuville...

le déroulement des événements¹⁶²), de longues notes infrapaginales développent dans la diachronie un sujet particulier, comme l'histoire de Novgorod de 900 à 1500¹⁶³.

Schmidt-Phiseldeck fait quelques commentaires sur la structure politique, s'étonnant de la « fort étrange ordonnance » de Pierre le Grand du 5 février 1722 qui prévoit d'abandonner le choix du successeur à la discrétion de celui qui est sur le trône¹⁶⁴, un mode de succession qui n'existe qu'en Russie et en Chine. L'abolition de cette loi, dont seul le vrai patriotisme d'un Pierre le Grand permettait de compenser les inconvénients, serait « un vrai bienfait » pour la Russie¹⁶⁵. En second lieu, il rend hommage à Catherine II, dont le pouvoir est certes illimité, mais qui semble avoir mis fin au despotisme, « cette forme de gouvernement contre-nature qui déshonore l'humanité¹⁶⁶ », et a su promouvoir plusieurs réformes éclairées (la justice, les manufactures et les arts et sciences). Il souligne qu'on « tolère toutes les religions qui ne nuisent pas à la paix publique » (apportant donc ainsi une pièce au dossier de la discussion sur la tolérance qui occupe les esprits dans les années 1770 en Allemagne), et ajoute sans commentaire que seuls les jésuites et les juifs ne sont pas tolérés : après que Catherine II eut autorisé les juifs, « ils furent bien vite de nouveau chassés de l'empire en raison de leurs intrigues¹⁶⁷ ». Il reviendra une autre fois sur les juifs, perçus comme un danger pour l'État : Ivan IV, un des « plus grands princes que la Russie ait connu », fut « un ami de la tolérance¹⁶⁸ », dont il n'excluait que les juifs, par sagesse politique, dit Schmidt-Phiseldeck, tout comme plus tard Pierre le Grand. Au total, Schmidt-Phiseldeck propose une bonne présentation générale du pays, avec toutefois un grand absent : le peuple et les populations urbaines (qui n'apparaissent même pas dans les passages sur le commerce), alors qu'il consacre une page entière à la noblesse. Il justifie son découpage chronologique : à l'habitude consistant à

162. « Vom historischen Plan und der darauf sich gründenden Zusammenfügung der Erzählungen », *Allgemeine historische Bibliothek*, t. I (1767), p. 15-89.

163. *Versuch*, t. I, p. 152-157.

164. *Versuch*, t. I, p. 27.

165. « eine wahre Wohlthat », *Versuch*, t. II, p. 329.

166. « diese widernatürliche, die Menschheit entehrende Regierungsform », *Versuch*, t. I, p. 28.

167. « sie sind aber bald hernach ihrer Intriguen wegen wieder aus dem Reiche gejagt worden », *Versuch*, t. I, p. 34.

168. « ein Freund der Toleranz », *Versuch*, t. I, p. 229-230.

choisir comme date-pivot l'année 1598 qui marque avec la mort du tsar Feodor Ivanovitch la fin de l'histoire de la maison de Rurik¹⁶⁹, il préfère celle de 1462, qui marque l'arrivée au pouvoir d'Ivan III, « le fondateur de la nouvelle monarchie russe ».

Les premiers temps. Supposant une origine commune aux Russes et aux Finno-Estoniens, de même qu'aux Slaves, aux Allemands, aux Grecs et aux Romains, il rend compte de l'épisode varègue en soulignant, comme le fera trente ans plus tard Schlözer, que la désunion crée la faiblesse et l'union, la force. Des troubles intérieurs rendirent possible l'invasion tatare à la fin du XIII^e siècle¹⁷⁰.

Sur l'épisode varègue, Schmidt-Phiseldeck invoque l'argument de la désunion et reprend les perspectives de l'histoire universelle anglaise traduite par Semler peu d'années auparavant, et s'écarte de Müller en ajoutant que les Varègues imposèrent un tribut¹⁷¹. L'épisode varègue constitue ainsi une sorte de préfiguration du joug tatare. Schmidt-Phiseldeck rapporte tout comme Semler¹⁷² qu'un patriote de Novgorod proposa alors à ses concitoyens, que leurs dissensions internes empêchaient de s'administrer, de se choisir un maître, soit parmi les Khozars, soit parmi les Normands : ils se décidèrent pour ces derniers et invitèrent ainsi Rurik et ses frères à Novgorod¹⁷³. Le règne de Rurik fut d'abord paisible, puis il eut maille à partir avec « le vaillant Wodim, qui devait introduire une constitution républicaine¹⁷⁴ » : Novgorod « chassa bien vite par un soulèvement général ses maîtres étrangers et, élisant un gouvernement en son sein, se constitua en État libre et indépendant¹⁷⁵ ». Plus loin il parle d'un État « quasi démocratique » (« fast

169. *Versuch*, t. I, p. XIII.

170. *Versuch*, t. I, p. 138.

171. « Die Uneinigkeit, in welcher die Slawen unter sich lebten, hatte den Warägern ihre Besiegung sehr erleichtert », *Versuch*, t. I, p. 53. La traduction française de l'histoire universelle anglaise, bien moins proche de l'original, évoque ce tribut comme un fait non vérifiable (*Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent*, t. 42 (1780), p. 208).

172. « [Sie] machten die Novgoroder zinsbar », Semler, *op. cit.*, p. 157.

173. *Versuch*, t. I, p. 54.

174. « der tapfere Wodim, welcher die Republikanische Verfassung wieder einführen wollte », *Versuch*, t. I, p. 56.

175. « Nowgorod aber verjagte bald nachher in einem allgemeinen Aufstande seine ausländische Herren, wählte sich eine Obrigkeit aus seinem eignen Mittel, und bildete sich zu einem besonderen, unabhängigen Freystaate », *Versuch*, t. I, p. 53.

demokratisches Nowgorod »), ce qui constitue une légère idéalisation, mais Novgorod, oligarchie marchande, est moins asservie que les autres villes russes, totalement soumises à des princes. Il entre sans doute dans ce passage également une valorisation du modèle de la « république » marchande.

Schmidt-Phiseldeck s'interroge ensuite sur les raisons pour lesquelles le nom de « Slaves » fut supplanté par celui de « Russes ». Ici encore, il dit, comme l'histoire universelle anglaise et Semler, qui renvoient à Büsching, que les Russes auraient pris leur nom des Varègues, tout comme les Gaulois prirent le leur des Francs qui les avaient vaincus et les Anglais des Angles¹⁷⁶. Les détails de ce type constituent tous des contributions à la mise en évidence des régularités dans l'histoire.

Ivan le Terrible. Après Ivan III (que Schmidt-Phiseldeck appelle Ivan I^{er}), qui peut être considéré avec raison comme le fondateur de la nouvelle monarchie russe¹⁷⁷, Ivan le Terrible (qu'il appelle Ivan II) fut le premier qui prit le titre de tsar¹⁷⁸. Une note, qui renvoie à de Guignes, Büsching et Müller, précise que Ivan III ne prit jamais ce titre, mais que ses sujets le lui donnèrent parfois¹⁷⁹, après sa victoire remportée sur les Tatars. Plus loin, quand il mentionne que Pierre le Grand en 1721 accueillit avec satisfaction le titre d'empereur que lui donnait le peuple¹⁸⁰, Schmidt-Phiseldeck intervient sans insister dans ce qui fut au XVIII^e siècle une épineuse question diplomatique et précise qu'en se qualifiant de tsars, les souverains de Russie se sont toujours donné un titre dans leur esprit supérieur aux rois, qu'ils désignent du nom de *koroli*¹⁸¹.

Schmidt-Phiseldeck discerne une autre continuité entre Ivan IV et Pierre le Grand. Ivan, malgré les guerres qu'il mena et sa cruauté, chercha à améliorer l'état de son peuple sur le plan de l'éthique et des savoirs¹⁸². C'est sous son règne, souligne Schmidt-Phiseldeck, que fut créée la première imprimerie à Moscou - un détail qu'on ne

176. Semler, *op. cit.*, p. 156.

177. « war der große Wiederhersteller des Russischen Ruhms und wird mit Recht als der Stifter der neuern Russischen Monarchie betrachtet », *Versuch*, t. I, p. 149.

178. *Versuch*, t. I, p. 171.

179. *Versuch*, t. I, p. 172.

180. *Versuch*, t. II, p. 323.

181. *Versuch*, t. II, p. 325.

182. « suchte sein Volk gesitteter und klüger zu machen », *Versuch*, t. I, p. 228.

trouve que chez Müller¹⁸³. Schmidt-Phiseldeck fait aussi de lui une sorte de précurseur de Pierre le Grand en soulignant qu'il fut haï d'une partie de son peuple à cause des innovations qu'il introduisait¹⁸⁴. Pour atteindre ses buts, il dut souvent se montrer dur, tout comme Pierre le Grand, d'où son surnom et les légendes répandues sur lui¹⁸⁵. S'il fut parfois cruel et parjure par intérêt, il mena à bien de nombreuses réformes : il améliora la milice et créa les *streltsy*, fit rédiger le *Sudebnik*, qui compile les règlements et les coutumes existantes et tenta de réduire l'influence de la superstition¹⁸⁶.

Les développements de Schmidt-Phiseldeck sur Ivan IV ne diffèrent guère de ceux de l'histoire universelle anglaise qui voit en lui le plus grand monarque qu'ait eu la Russie et un « véritable homme d'État¹⁸⁷ ». Un portrait relativement différencié souligne sa cruauté, mais également son souci du bien de son peuple. Son amour de la justice explique sa sévérité, que son naturel colérique put conduire à l'excès. Schmidt-Phiseldeck n'évoque pas comme l'histoire universelle anglaise son érudition en matière de religion, qui expliquerait sa tolérance, sauf envers les juifs, déicides¹⁸⁸. Alors que l'histoire universelle anglaise s'engage sur la voie d'une réhabilitation d'Ivan, imputant en partie à la calomnie les débauches et les cruautés qu'on rapporte sur son compte¹⁸⁹, Schmidt-Phiseldeck insiste sur un autre aspect : Ivan IV est remplacé avec Boris Godounov et Pierre le Grand dans la continuité des réformateurs qui ouvrent la Russie à des influences occidentales, une perspective qu'on trouve chez Büsching¹⁹⁰, à qui Schmidt-Phiseldeck emprunte aussi l'idée qu'Ivan IV « porta à l'excès la sévérité que la nature de ses peuples exigeait ».

Boris Godounov. Sur son compte Schmidt-Phiseldeck s'écarte radicalement des perspectives de l'histoire universelle anglaise qui le

183. *Sammlung*, t. V, p. 91.

184. *Versuch*, t. I, p. 231.

185. *Versuch*, t. I, p. 232.

186. *Versuch*, t. I, p. 229.

187. Semler, *op. cit.*, p. 223.

188. « gelehrt, und besonders in Dingen, welche die Religion angehen », Semler, *op. cit.*, p. 224.

189. Inversement, l'adaptation française, qui diffère ici sensiblement de l'original, ne doute pas de ses débauches et rapporte des actes de cruauté inouïs (éd. cité, p. 239).

190. Büsching, *Géographie universelle*, *op. cit.*, p. 71.

présente sous un jour totalement négatif, comme un usurpateur cruel et manipulateur qui se serait donné en spectacle en 1591 en train de faire éteindre l'incendie de Moscou qu'il aurait fait allumer lui-même¹⁹¹. Schmidt-Phiseldeck, qui souligne à quel point il sut se montrer « vrai père de son peuple » (« wahrer Vater seines Volkes ») durant la grande famine de 1601-1603¹⁹², suit Müller qui le montre plein de compassion pour ses sujets¹⁹³. Il insiste aussi sur le fait que Boris voulut faire progresser la science¹⁹⁴, ce que ne disent ni l'histoire universelle ni Semler, et que les grandes familles qui lui étaient hostiles soulevèrent le peuple contre lui : ainsi commence la révolution provoquée par « les faux Dimitri », une révolution dont la Russie pâtit et qui la ramena dans l'état de faiblesse dont elle était sortie peu à peu depuis Ivan III¹⁹⁵. L'évidente sympathie de Schmidt-Phiseldeck pour Boris Godounov ne l'empêche pas de reconnaître qu'il avait fait assassiner « d'une manière barbare » le vrai Dimitri en 1591. Schmidt-Phiseldeck colporte une légende qu'il reprend sans doute de Strahlenberg : quand son armée fut vaincue par le faux Dimitri, il se suicida de désespoir de ne pouvoir le vaincre. Dans les passages qu'il consacre aux faux Dimitri, Schmidt-Phiseldeck montre bien le contexte de la double rivalité entre la Suède, la Russie et la Pologne d'une part, entre les grandes familles russes de l'autre, et que Boris s'est aliéné la population par des tentatives de réforme : il suggère ainsi que ces événements préfigurent les résistances que dut affronter Pierre le Grand. Schmidt-Phiseldeck insiste beaucoup aussi sur les réformes du XVII^e siècle, les mesures en faveur de l'agriculture et la publication du *Sobornoe Uloženie*, le nouveau recueil de lois de 1649.

Pierre le Grand et les streltsy. Comme d'autres sources, en particulier l'histoire universelle anglaise, Schmidt-Phiseldeck évoque avec des détails précis le sadisme imaginatif des *streltsy* lors de leur révolte de 1682. Son récit se fonde sur Büsching, Voltaire (qu'il critique sinon à plusieurs reprises) et surtout Alexander Gordon

191. Semler, *op. cit.*, p. 234 - Müller ne voit là qu'une légende, cf. *Sammlung*, t. V, p. 57.

192. *Versuch*, t. I, p. 269.

193. « In dieser Noth bezeigte sich der Zar, als ein wahres Landes-Vater, der alles Unglück seiner Unterthanen mit empfindet, und solches so viel wie möglich zu erleichtern und abzuwenden eifrig bemühet ist », *Sammlung*, t. V, p. 119.

194. *Versuch*, t. I, p. 268.

195. *Versuch*, t. I, p. 270.

von Achintoul, dont l'histoire de Pierre le Grand parut en allemand en 1765 (*Geschichte Peters des Grossen*). Dans les commentaires concernant leur seconde révolte, Schmidt-Phiseldeck insiste sans doute davantage sur leur opposition aux réformes du tsar que l'histoire universelle plus attentive à la manière dont ils sont manipulés par les opposants à la politique de Pierre le Grand¹⁹⁶, « peut-être le plus grand de tous les monarques de notre siècle¹⁹⁷ » à qui ses prédécesseurs avaient déjà ouvert la voie¹⁹⁸.

La rumeur selon laquelle le tsar, lors de la seconde révolte, aurait lui-même tranché des têtes est qualifiée par Schmidt-Phiseldeck de pure calomnie¹⁹⁹. Mais il ne souligne pas, comme l'histoire universelle anglaise, que Pierre le Grand voulut inspirer par le nombre des exécutions une terreur qui dissuaderait le peuple de toute révolte²⁰⁰. On notera que le commentaire qu'en propose Semler est plus favorable à Pierre le Grand que celui de l'adaptation française du même ouvrage : alors que Semler souligne que si « Pierre le Grand n'avait pas jugé nécessaire de faire un exemple aussi effroyable », il se serait sans doute contenté d'en condamner quelques-uns au bague²⁰¹, le texte français dit qu'« il n'est point de motif, qui puisse justifier » une telle sévérité²⁰².

Le tsarévitch Alexis. Aussi bien Schmidt-Phiseldeck que Semler insistent sur l'amour paternel du tsar après la condamnation de son fils par le tribunal. La mort d'Alexis en 1718, qui avait horrifié l'Europe entière, est légitimée en termes de raison d'État, tout comme chez Treuer, d'une manière conforme aux attentes de Saint-Pétersbourg²⁰³, mais en même temps d'une manière qui n'en cache pas l'horreur, à l'inverse de l'histoire universelle anglaise qui

196. Semler, *op. cit.*, p. 353.

197. « Zar Peter I., vielleicht der grösste aller Monarchen, die unser Jahrhundert gesehen hat », *Versuch*, t. II, p. 90.

198. *Versuch*, t. II, p. 346.

199. *Versuch*, t. II, p. 104.

200. « Seine Absicht war, durch das Schrecken und die Menge der Todesstrafen den Muth des Volkes gänzlich zu bezwingen », Semler, *op. cit.*, p. 355.

201. « Hätte der Czar ein so fürchterliches Beispiel nicht für nothwendig gehalten ; so hätte er vielleicht einige von den Strelitzen [...] zur Arbeit bey öffentlichen Werken verurtheilt », Semler, *op. cit.*, p. 355.

202. *Histoire universelle...*, t. 42, *op. cit.*, p. 284.

203. H. Hecker, « Rußland und die deutsche Historiographie », art. cit., p. 195.

suggère une mort inopinée, sans que la cause en soit indiquée. Une autre différence est plus importante : alors que Semler met l'accent sur le fait qu'Alexis ait voulu s'emparer du pouvoir du vivant de Pierre le Grand²⁰⁴, Schmidt-Phiseldeck insiste sur son opposition aux réformes de son père et ajoute un détail absent de l'histoire universelle anglaise : cette hostilité aux réformes proviendrait de l'influence de ceux qui l'ont élevé, des « gens ignorants et superstitieux, parmi eux des prêtres²⁰⁵ ».

Au total, Schmidt-Phiseldeck se montre proche de l'histoire universelle anglaise et de sa traduction allemande, sauf sur Boris Godounov, mais la tonalité théologique qui imprègne certains passages de l'ouvrage anglais disparaît. La sympathie pétrinienne est commune aux deux ouvrages qui livrent une interprétation de l'histoire russe plus proche des attentes de Saint-Petersbourg que l'adaptation française de l'histoire universelle traduite par Semler. Schmidt-Phiseldeck insiste beaucoup aussi sur la continuité des réformes reliant Ivan le Terrible et Pierre le Grand *via* Boris Godounov, relativisant ainsi la thèse d'une ouverture toute nouvelle au monde occidental sous le fondateur de Saint-Petersbourg.

*

Bien d'autres ouvrages voient le jour dans les mêmes années. Après ceux qui durant la première moitié du XVIII^e siècle se tournaient plutôt vers la Russie présente, l'histoire passée mobilise désormais les savants, qui continuent d'écrire aussi sur la Russie de leur temps, dans un double souci, caractéristique des Lumières, d'approfondissement et de diffusion des savoirs relatifs à la Russie. De la même génération que Schlözer et Schmidt-Phiseldeck on relève en particulier les travaux de Bacmeister, de Scherer et de Stritter.

Hartwig Ludwig Christian Bacmeister (1730-1804), ami de Schlözer et directeur du « gymnase académique » de Saint-Petersbourg où il demeura toute sa vie, fait partie du groupe relativement restreint des médiateurs culturels importants : il publie une *Russische Bibliothek, zur Kenntniß des gegenwärtigen Zustandes der Literatur in Rußland* en onze volumes (Saint-Petersbourg, Riga et Leipzig 1772-1789) et des *Beyträge zur Geschichte Peters des Großen*, en trois volumes (1774, 1776 et 1784).

204. Semler, *op. cit.*, p. 444.

205. « unwissende und abergläubische Leute [...] zum Theil Pfaffen », *Versuch*, t. II, p. 295.

Le strasbourgeois Johann Benedict Scherer (1741-1824), membre dans les années 1760 de la Commission impériale de justice en charge des affaires intérieures finnoises, estoniennes et livoniennes, puis diplomate, a publié, outre la description du Kamtchatka de Steller (Leipzig 1774), divers travaux de compilation : une histoire du « Nord » (*Nordische Nebenstunden*, Frankfurt, 1776), une *Histoire des Cosaques [...] de l'Ukraine, ou de la Petite-Russie* (Paris 1788) et une *Geschichte und gegenwärtiger Zustand des russischen Handels. Abhandlungen über die alte Geographie, Geschichte und Alterthümer Nordens* (Leipzig 1789). Il a également traduit la chronique de Nestor à partir du manuscrit de Königsberg : *Des heiligen Nestors [...] und der Fortsetzer desselben älteste Jahrbücher der russischen Geschichte, vom Jahr 858 bis zum Jahre 1203* (Leipzig 1774).

Johann Gotthelf Stritter (1740-1801), ancien étudiant de Michaelis que Schlözer fit venir pour le remplacer comme assistant de G. F. Müller, dirigea les archives de Saint-Petersbourg (1780), puis de Moscou (à partir de 1785). Il fut chargé de travailler sur les sources byzantines en relation avec l'Est européen qu'il publia sous le titre de *Memoriae popularum, olim ad Danubium, Pontem Euxinum [...]* (4 volumes, Saint-Petersbourg 1771-1780) et dont Schlözer intégra une version synthétique dans son *Allgemeine Nordische Geschichte*.

Vers la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, les travaux scientifiques concernant la Russie se multiplient, mais également les œuvres littéraires. Deux biographies romancées de Pierre le Grand paraissent²⁰⁶, tandis que plusieurs historiens poursuivent les travaux de Müller et de Schlözer, dont plusieurs sont les élèves : Johann Christian von Engel (1770-1814), August Christian Lehrberg (1770-1813), Johann Philipp Krug (1764-1844) et Philipp Gustav Ewers (1781-1830), ainsi que Heinrich Storch, qui publie à Riga et Leipzig entre 1797-1803 un *Historisch-statistisches Gemälde des Russischen Reichs* en huit volumes avec des suppléments. La russologie est désormais une discipline établie dans l'université allemande et lieu de débats contradictoires. Avant même que la parution du dernier tome du Nestor de Schlözer, Johann Philipp Gustav Ewers (1781-1830), étudiant de Schlözer, puis précepteur et enfin professeur à Dorpat, en entreprend l'examen critique dans *Vom Ursprung des*

206. Georg Carl Claudius (1798-1801) et un texte anonyme, *Peter der Große und das Mädchen von Marienburg*, 1801. – Cf. Mechthild Keller, « Geschichte in Geschichten. Rußland in der literarischen Historienmalerei », in : Mechthild Keller (Hg.), *Russen und Rußland aus deutscher Sicht - 19. Jahrhundert : Von der Jahrhundertwende bis zur Reichsgründung*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1992, p. 789 sq.

*russischen Staates*²⁰⁷. Ewers croit que les fondateurs de l'État russe vinrent de la Mer Noire. Il se fonde sur Jornandes et voit dans les Varègues un peuple descendant de Goths originaires des rivages de la Baltique et de la Vistule et parvenus à la Mer Noire dans la première moitié du III^e siècle. Ces Goths se mirent plus tard au service des empereurs byzantins qui les considèrent comme des *foederati*, et c'est ce mot qu'ils auraient traduit par *varangoi*²⁰⁸. Vers la fin du premier millénaire, des Slaves de Valachie et de Bulgarie remontèrent du Danube vers le Nord et fondèrent Novgorod²⁰⁹, tandis que des Normands avaient déjà trouvé au IX^e siècle le chemin de Novgorod²¹⁰. Ewers reprend ensuite l'histoire de la révolte des Novgorodiens, puis de leur désaccord. Pensant qu'une « servitude assortie de sécurité vaut mieux qu'une liberté chargée de dangers²¹¹ », ils firent appel à des étrangers pour protéger leur frontière. Sur ce point, Ewers reprend l'interprétation de Schlözer qui souligne que *kniaz* n'a pas encore le sens de « prince » (l'idée de « haute naissance »), mais plutôt celui de « gardien de frontière ». En revanche, Ewers conteste l'idée exprimée par Schlözer d'étrangers invités comme arbitres²¹² détruisant ainsi l'idée de fondation d'une cité idéale. Ewers souligne, contre Schlözer qui nie l'existence d'un État avant Rurik : « Einen Staat fanden die gerufenen Fürsten schon vor »²¹³. Et il s'étonne que tous, y compris Schlözer, acceptent sans peine que les Novgorodiens puissent rappeler en 962 les Varègues qu'ils ont chassés en 859. Le passage des chroniques qui parle des *Rus* suggère à Ewers que c'est à un autre peuple que les habitants de Novgorod firent appel pour garder leur frontière. Que les trois villes fondées par les trois frères ne soient pas tournées vers les Khozars, toujours menaçants, suggère à Ewers que le peuple de Rurik venait du Sud, qu'ils soient qualifiés de *nemetz* signifiant seulement qu'ils n'étaient pas slaves²¹⁴,

207. *Vom Ursprung des russischen Staates. Ein Versuch, die Geschichte derselben aus den Quellen zu erforschen* [De l'origine de l'État russe], Riga – Leipzig, 1808.

208. *Ibid.* p. VIII, 4, 9, 41. Le corps mercenaire des βάρανγοι formait une partie de la garde de l'empereur byzantin. Selon Ewers (p. 35), ils sont attestés au X^e siècle.

209. *Ibid.*, p. 61.

210. *Ibid.*, p. 69.

211. « sichere Knechtschaft sey besser, als gefahrvolle Freiheit », *ibid.*, p. 80.

212. Nestor, t. III, p. 16 ; *Vom Ursprunge*, p. 81.

213. Ewers, *op. cit.* p. 186.

214. *Ibid.*, p. 114.

mais il est sûr aussi que « les Russes n'étaient pas des Suédois »²¹⁵. Ewers pense s'opposer ainsi à « l'évidence » d'une origine scandinave des fondateurs de l'État russe²¹⁶. Cette controverse, qui fait fond sur des interprétations contradictoires de passages de Nestor par Schlözer, révèle à la fois l'opacité des sources et la difficulté à les interpréter, mais aussi comment une polémique portant sur l'analyse de documents est susceptible de se charger d'enjeux idéologiques latéraux – et dans ce cas précis, promis à un long avenir.

Université Paris-Sorbonne

215. *Ibid.*, p. 128.

216. *Ibid.*, p. 106.

Éléments bibliographiques

A) Sources (ne sont pas mentionnés ici les ouvrages qui ne sont l'objet que d'une mention incidente):

- BACMEISTER, Hartwig Ludwig Christian, *Russische Bibliothek, zur Kenntniß des gegenwärtigen Zustandes der Literatur in Rußland* [Bibliothèque russe destinée à une meilleure connaissance de l'état actuel de la vie littéraire en Russie], 11 volumes, Saint-Pétersbourg, Riga et Leipzig 1772-1789.

- BACMEISTER, Hartwig Ludwig Christian, *Beiträge zur Geschichte Peters des Großen* [Contributions à l'histoire de Pierre le Grand] 3 volumes (1774, 1776 et 1784).

- HERBERSTEIN, Sigismund, *Rerum Moscovitarum Commentarii* [Chronique moscovite], Vienne 1549.

- MÜLLER, Gerhard Friedrich, *Sammlung Rußischer Geschichte* [Collection d'histoire russe], SPb., 1732-1764.

- OLEARIUS, Adam, *Neue Beschreibung der Muscovitischen vnd Per-sischen Reyse* [Relation du voyage de Moscovie, de Tartarie et de Perse, trad. fr. 1656], 1647.

- PETREIUS, Petrus [Peer Peerson], *Historien und Bericht von dem Grossfürstenthumb Muschkow* [Histoire et chroniques de la Moscovie], 1620.

- PUFENDORF, Samuel, *Einleitung zu der Historie der vornehmsten Reiche und Staaten, so itiger Zeit in Europa sich befinden*, 1682. Traduction française (par Bruzen de la Martinière): *Introduction générale à l'histoire générale et politique de l'univers*, Amsterdam, 1722.

- SCHERER, Johann B., *Des heiligen Nestors [...] und der Fortsetzer desselben älteste Jahrbücher der Russischen Geschichte, vom Jahr 858 bis zum Jahre 1203* [Les annales les plus anciennes de l'histoire de Russie par saint Nestor et ses continuateurs], Leipzig 1774.

- SCHERER, Johann B., *Nordische Nebenstunden* [Divertissements nordiques], Francfort, 1776.

- SCHERER, Johann B., *Geschichte und gegenwärtiger Zustand des russischen Handels. Abhandlungen über die alte Geographie, Geschichte und Alterthümer Nordens* [Histoire et état actuel du commerce de Russie. Essais sur l'ancienne géographie, l'histoire et les antiquités du Nord], Leipzig 1789.

- SCHLÖZER, August Ludwig (von), *Neuverändertes Rußland oder Leben Catharinae der Zweyten, Kayserinn von Rußland*. Aus authentischen Nachrichten beschrieben [La toute nouvelle Russie ou la vie de Catherine II, impératrice de Russie. À partir de documents authentiques], Riga, Hartknoch, 1767-1768.

- SCHLÖZER, August Ludwig (von), *Probe russischer Annalen* [Echantillon des annales russes], Brême et Göttingen, 1768.

- SCHLÖZER, August Ludwig (von), *Geschichte von Rußland. Erster Teil* [Histoire de Russie. Première partie], Göttingen, Diterich, 1769.

- SCHLÖZER, August Ludwig (von), *Historische Untersuchung über Rußlands ReichsGrundGesetze* [Recherche historique sur la constitution de l'empire de Russie], Gotha, 1777.

- SCHLÖZER, August Ludwig (von), *Von der Unschädlichkeit der Pocken in Rußland und von Rußlands Bevölkerung überhaupt* [De l'innocuité de la variole en Russie et de la population russe en général], Göttingen – Gotha, 1768.

- SCHLÖZER, August Ludwig (von), *Münz-, Geld- und Bergwerkes-Geschichte des russischen Kaisertums* [Histoire de la monnaie, de l'argent et des mines de l'Empire de Russie], Göttingen, 1791.

- SCHLÖZER, August Ludwig (von), *HandBuch der Geschichte des Kaiserthums Rußland vom Anfang des Stats bis zum Tode Katharinas II.* Aus dem Russischen übersetzt [Manuel d'histoire de l'Empire de Russie du commencement de cet État à la mort de Catherine II], Göttingen, 1802.

- SCHLÖZER, August Ludwig (von), Nestor, *Nestors Russische Annalen in ihrer Slavonischen GrundSprache verglichen, übersetzt und erklärt* [Nestor. Annales de Russie éditées, traduites et expliquées], 5 volumes, Göttingen, 1802-1809.

- SCHMIDT-PHISELDECK, Christian (von), *Briefe über Rußland* [Lettres sur la Russie], Erste und zwote Sammlung, Braunschweig, 1770.

- SCHMIDT-PHISELDECK, Christian (von), *Beiträge zur Kenntniß der Staatsverfassung von Rußland* [Contributions à la connaissance de la constitution russe], Riga, Hartknoch, 1772, 216 p.

- SCHMIDT-PHISELDECK, Christian (von), *Versuch einer neuen Einleitung in die Russische Geschichte. Nach bewährten Schriftstellern* [Essai d'introduction nouvelle à l'histoire russe], Riga, 1773-1774.

- SCHMIDT-PHISELDECK, Christian (von), *Materialien zur russischen Geschichte* [Matériaux pour l'histoire de la Russie], Riga, Hartknoch, 3 vol., 1777, 1784 et 1788.

- SEMLER, Johann Salomon, éd., *Uebersetzung der Allgemeinen Welthistorie die in Engeland durch eine Gesellschaft von Gelehrten ausgefertigt worden* [Traduction de l'histoire universelle anglaise], t. 29, Halle, 1765.

- STIEFF, Christian, *Relation von dem gegenwärtigen zustande des Moscovitischen Reichs* [De l'état actuel de la Moscovie], Francfort/Main, Fritsche, 1706

- WEBER, Friedrich Christian, *Das veränderte Rußland*, Hanovre, 1721 – trad. fr. *Nouveaux Mémoires sur l'État présent de la Grande Russie ou Moscovie*, Paris, 1725.

B) Études

Les travaux relatifs aux transferts culturels entre le Saint-Empire et la Russie au XVIII^e siècle, et ceux relatifs à Schlözer, sont relativement nombreux en langue allemande. Certains d'entre eux, souvent remarquables, furent produits en RDA par des savants qui ont travaillé sur les sources et maîtrisaient effectivement le russe et l'allemand.

L'ouvrage couvrant le champ le plus large fut publié par Mechthild Keller, sous l'impulsion directe des travaux de Lev Kopelev :

- KELLER, Mechthild (dir.), *Russen und Rußland aus deutscher Sicht. 9.-17. Jahrhundert* [Les Russes et la Russie vus d'Allemagne. IX^e- XVII^e siècles], Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1985, 456 p.

- KELLER, Mechthild (dir.), *Russen und Rußland aus deutscher Sicht. 18. Jahrhundert : Aufklärung* [Les Russes et la Russie vus d'Allemagne. Les Lumières], Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1987, 682 p.

- KELLER, Mechthild (dir.), *Russen und Rußland aus deutscher Sicht. 19. Jahrhundert : Von der Jahrhundertwende bis zur Reichsgründung* [Les Russes et la Russie vus d'Allemagne. XIX^e siècle], Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1992, 947 p.

Travaux sur Schlözer et les thématiques abordées ici :

- BERELOWITCH, Wladimir, « Les origines de la Russie dans l'historiographie russe du XVIII^e siècle », in : *Annales*, 58^e année, 2003/1, p. 63-84.

- BERNARD, Antonia, « August Ludwig von Schlözer. Un médiateur pour l'historiographie de la Russie », in : Katia Dmitrieva & Michel Espagne (dir.), *Philologiques IV : Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, 1996, p. 41-54.

- *August Ludwig von Schlözer und Rußland* [A. L. Schlözer et la Russie], eing. von Eduard WINTER unter Mitarbeit von L. Richter und L. Zeil, Berlin (Ost) : Akademie-Verlag, 1961.

- DONNERT, Erich, « Schlözer als Rußland-Historiker » [Schlözer historien de la Russie], *Zeitschrift für Slavistik* 30 (4), 1985.

- HOFMANN, Peter & LEHMANN-CARLI, Gabriela, « Les échos allemands de l'*Histoire de Pierre le Grand* par Voltaire », in : Katia Dmitrieva et Michel Espagne (dir.), *Philologiques IV : Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie*, Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'homme, 1996, p. 55-72.

- MERVAUD, Michel, « *Les origines de la Russie* » de Gottlieb Bayer (1741), numéro hors série de *Slavica Occitania*, Toulouse, 2004.

- NEUBAUER, Helmut, « August Ludwig Schlözer (1735-1809) und die Geschichte Osteuropas » [A. L. Schlözer et l'histoire de l'Europe de l'Est], in : *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, NF 18 (Wiesbaden, 1970), p. 205-230.

- SCHOLZ, Birgit, *Von der Chronistik zur modernen Geschichtswissenschaft. Die Warägerfrage in der russischen, deutschen und schwedischen Historiographie* [Des chroniques à la science historique moderne. La question varègue dans l'historiographie russe, allemande et suédoise], Wiesbaden, Harrassowitz, 2000, 475 p.

- WINTER, Eduard *et alii* [C. Grau, P. Hoffmann, H. Lemke], *Lomonosow-Schlözer-Pallas. Deutsch-russische Wissenschaftsbeziehungen im 18. Jahrhundert* [Lomonosov-Schlözer-Pallas. Les relations scientifiques germano-russes au XVIII^e siècle], Berlin (Ost), 1962 [Quellen und Studien zur Geschichte Osteuropas, Bd. 12 / Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin]. - Actes d'un colloque de 1960, qui contient en particulier les articles suivants :

- WINTER, E., « Schlözer und Lomonosov », p. 107-114,

- ZIMIN, A. A., « Schlözer und die russische Chronistik », p. 132-137,

- MÜLLER, Ludolf, « Schlözer und die Nestor-Chronik », p. 138-149,

- GRAU, Conrad, « Zur Stellung Tatichtchevs, Lomonosovs und Schlözers in der russischen Geschichtsschreibung », p. 150-161,
- RICHTER, L., « Über Schlözers Beitrag zum deutschen Rußlandbild in den sechziger Jahren des 18. Jahrhunderts », p. 169-188.
- WOLLE, Stefan, « August Ludwig Schlözers Nestor-Edition (1802-1809) im geistigen und politischen Umfeld des beginnenden 19. Jahrhunderts » [Schlözer et son édition de Nestor dans le contexte intellectuel et politique du début du XIX^e siècle], in *Jahrbuch für Geschichte der sozialistischen Länder Europas*, t. 25 (1982/2), p. 139-153.